

**Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens
contre la civilisation industrielle**

**LES PRÉCURSEURS
DE LA DÉCROISSANCE**



François Jarrige
présente

GRAVELLE, ZISLY
et les anarchistes naturiens
contre la civilisation industrielle

le passager clandestin

© Éditions le passager clandestin, 2016
pour la préface de François Jarrige

Éditions le passager clandestin
1, rue de l'Église
72240 Neuvy-en-Champagne

Couverture : Xavier Sebillotte (xavier.sebillotte@free.fr)
Corrections : Anne Kraft

LES PRÉCURSEURS DE LA DÉCROISSANCE



Le concept de décroissance est relativement nouveau. Le terme même de « décroissance », réactualisé en 2001 pour dénoncer l'imposture du développement durable, est volontiers provocateur. Il s'agit de mettre l'accent sur l'urgence d'un constat : une croissance infinie de la production et de la consommation matérielles ne saurait être tenable dans un monde fini.

Mais derrière cette idée de décroissance, il y a plus qu'une provocation. Une réflexion et une pensée sont en effet en cours d'élaboration. Dans un travail de recherche collectif, portant tout autant sur l'économie que sur la philosophie, l'histoire ou la sociologie, des intellectuels et des universitaires un peu partout dans le monde entreprennent de mettre au jour les principes et les contours de la société d'abondance frugale qu'ils appellent de leurs vœux.

La collection des Précurseurs de la décroissance dirigée par Serge Latouche a pour ambition de donner une visibilité à cette réflexion en cours. À travers la présentation de certaines figures de la pensée humaine et de leurs écrits, elle prétend, en quelque sorte, faire émerger *une nouvelle histoire des idées* susceptibles d'étayer et d'enrichir la pensée de la décroissance. Elle fournira ainsi à un large public aussi bien qu'au lecteur averti un état des lieux du travail en cours, en même temps qu'un répertoire commun de références parfois vieilles comme l'humanité, mais exposées ici sous un nouveau jour.

Une collection qui veut montrer que la notion de décroissance est très éloignée de sa caricature – un tissu d'élucubrations de quelques arriérés sectaires désireux d'en « revenir à la bougie ».

Une collection qui souhaite surtout contribuer au développement de l'un des rares courants de pensée capable de faire pièce à l'idéologie productiviste qui structure, aujourd'hui, nos sociétés.

François Jarrige est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Bourgogne et membre du centre Georges-Chevrier. Il s'intéresse à l'histoire du travail, des conflits sociaux et des techniques, et interroge les mutations de l'industrialisation et ses conséquences sociales et environnementales. Il a publié entre autres Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences (La Découverte, 2014), et La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX^e siècle français (avec Emmanuel Fureix, La Découverte, 2015).

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----------|
| Les anarchistes naturiens contre la civilisation industrielle | 9 |
| L'anarchie au temps de la République triomphante | 13 |
| Les naturiens entre millénarisme et utopie | 21 |
| Retrouver la nature bienfaitrice : les naturiens et la genèse oubliée de l'écologie politique | 29 |
| Face aux apories de la civilisation | 41 |
| De la théorie à la pratique : expérimentations et réformes des modes de vie | 47 |
| Conclusion : Postérité, oubli et héritage | 55 |
| Note sur le choix des textes | 61 |
| Choix de textes | 63 |
| Notre base | 63 |
| Aux travailleurs | 65 |
| La science, c'est le mal | 71 |
| Appel : projet de colonie naturienne en France | 75 |
| Révolution | 80 |
| La conception libertaire naturienne | 85 |
| Civilisation et naturianisme | 94 |
| Le Progrès | 100 |

LES ANARCHISTES NATURIENS
CONTRE LA CIVILISATION INDUSTRIELLE
par François Jarrige

« Pour la critique des solennelles âneries et des imposantes fariboles qui étayent la civilisation »¹.

En dehors de quelques réseaux libertaires, qui connaît aujourd'hui Émile Gravelle (1855-1920) et Henri Zisly (1872-1945), les deux figures de proue du mouvement des anarchistes naturiens ? Nés à Paris en 1894, à l'initiative du peintre et dessinateur Émile Gravelle, le mot « naturien » et le mouvement qui l'accompagne en France surgissent avec le périodique *L'État naturel*. Gravelle y énonce les principes d'une vie naturelle opposée à la vie artificielle qui semble alors s'imposer. Par la suite, le mouvement grandit, il suscite des publications, des groupes plus ou moins éphémères se forment à Paris et en province, des expériences de vie communautaire sont tentées. Durant une vingtaine d'années, ce petit groupe ne cesse de dénoncer les absurdités de la civilisation industrielle, ses impasses,

1. Épitaphe du bulletin naturien *Le Sauvage* (novembre 1898 et mars 1899).

et milite pour un retour à « la vie naturelle ». Comme beaucoup de décroissants et d'objecteur de croissance d'aujourd'hui, en quête de nouveaux modes de vie harmonieux et émancipés à l'égard des pouvoirs et du capitalisme, ces anarchistes naturiens furent en leur temps méprisés, disqualifiés comme des prolétaires ignorants, comme des petits artisans rêvant d'un illusoire retour au passé, ou comme des intellectuels petit bourgeois aveuglés par leur utopie¹. Ces accusations portées notamment par les marxistes au sein de la gauche socialiste ont contribué à leur invisibilité et à leur oubli tout au long du xx^e siècle.

Ces auteurs, précoces pionniers de l'écologie politique à une époque où le mot écologie demeure encore rare, tentent d'inventer une trajectoire alternative à celle du gigantisme industriel. Ils alertent contre les ravages de l'industrialisation, ils dénoncent la folie de l'expansion impérialiste, et militent pour une vie plus simple et frugale fondée sur le refus des marchandises frelatées. Tanguy L'Aminot constatait il y a vingt ans :

Méprisé par les historiens de l'anarchisme, condamné par les socialistes scientifiques puisqu'il s'agit d'un socialisme utopique, ignoré par les anarchistes eux-mêmes, le naturianisme est aujourd'hui tout à fait inconnu².

1. Jean Maitron, « Un anar, qu'est-ce que c'est ? », *Le Mouvement Social*, n° 83, avril-juin 1973, p. 23-46.

2. Tanguy L'Aminot, « Jean-Jacques au beau pays de Naturie », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, n° 40, 1993, p. 199.

Ses partisans durent en effet affronter d'incessantes moqueries. Le militant anarchiste Jean Grave, par exemple, refusait de les évoquer dans son journal *Les Temps nouveaux*, l'un des principaux organes anarchistes de l'époque, leurs écrits lui apparaissant comme des « divagations » de « certains cerveaux instables »¹.

Contre l'immense condescendance qui continue de recouvrir ce mouvement d'un voile d'ignorance, ce petit ouvrage invite à leur (re)découverte. Au lieu de les repousser, on cherchera à les comprendre. Dans leurs conflits et divergences, dans leurs contradictions mêmes, ils furent d'indéniables précurseurs de la décroissance, de son utopie comme de ses difficultés. À travers quelques-uns de leurs écrits, on verra l'affirmation – il y a plus d'un siècle –, dans une époque traversée par de rapides bouleversements, d'idéaux et de craintes qui demeurent plus que jamais les nôtres.

1. Cf. Jean Grave, *Quarante ans de propagande anarchiste*, Paris, Flammarion, 1973, p. 539, cité par Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 177.

L'anarchie au temps de la République triomphante

Les études consacrées au mouvement anarchiste sont abondantes depuis l'ouvrage classique de Jean Maitron¹. Beaucoup de travaux ont été consacrés à ces groupes en marge, ces « en-dehors » tentés par la dissidence à l'égard de l'ordre dominant². Les naturiens représentent une petite tendance minoritaire au sein de cette nébuleuse complexe. L'« anarchisme » ne renvoie pas à un mouvement cohérent et homogène, il regroupe des individus et des positions très diverses, réunis par un commun refus de toute autorité, sous quelque forme qu'elle soit. La genèse de l'anarchisme accompagne celle du mouvement ouvrier et du socialisme dont il est l'une des variantes possibles à la fin du XIX^e siècle. En 1840, Proudhon définissait l'anarchie comme « l'absence de maître, de souverain », en l'opposant aux communistes qui vénéraient leur chef³. Après l'échec

1. Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France*, tome 1, *Des origines à 1914*, Paris, Maspero, 1975. Le second volume de cet imposant travail, publié la même année, porte sur la période « de 1914 à nos jours ».

2. Voir Gaetano Manfredonia, *L'individualisme anarchiste en France, 1880-1914*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, IEP, 1984.

3. On trouve en effet dans le *Qu'est-ce que la propriété ?* de Pierre-

de la république de 1848, des auteurs comme Joseph Déjacque ou Michel Bakounine s'en revendiquent. À l'époque de la première Internationale (1864-1872), le second tente de définir un « collectivisme » fédéraliste et libertaire contre le communisme autoritaire.

L'anarchisme appartient à la galaxie socialiste en voie de recomposition après l'arrivée au pouvoir des républicains. Le mot socialisme lui-même est alors revendiqué par des acteurs très divers. Entre la crise boulangiste (1889) et le glissement nationaliste et antisémite symbolisé par l'affaire Dreyfus, le paysage politique français est confus et le socialisme tiraillé entre des tendances anti-autoritaires – qui militent pour une transformation sociale « par en bas » –, et d'autres plus centralisatrices, comme le Parti ouvrier français (POF) de Jules Guesde, inspiré du puissant SPD allemand et surtout présent dans les grandes régions industrielles. L'époque est par ailleurs marquée par la violence des rapports de classes et par la répression d'État. Alors que les grèves deviennent plus nombreuses et plus longues, les autorités s'effraient, dès les années 1880, des progrès des « anarchistes », spectre effrayant pour les possédants. Le massacre de Fourmies en 1891 – l'armée tire sur les manifestants et fait 9 morts – provoque un scandale qui radicalise les positions. Dès l'année suivante, après l'explosion de bombes chez des magistrats, l'ouvrier anarchiste Ravachol est guillotiné¹.

Joseph Proudhon l'une des premières occurrences positives du mot « anarchisme ».

1. Jean Maitron (1964), *Ravachol et les anarchistes*, Paris, Gallimard,

Les espoirs initiaux mis dans la République – proclamée en 1870 mais réellement républicaine en 1880 seulement – s'évanouissent rapidement dans les franges les plus radicales de la population¹. Dès la vague réformatrice du début des années 1880 – lois scolaires de Ferry, loi sur la liberté de la presse en 1881, sur les syndicats en 1884 –, la République s'affirme comme bourgeoise et opportuniste, et suscite de plus en plus la méfiance et le rejet. Pour la nouvelle génération qui se forme politiquement dans les années 1890, les grandes espérances émancipatrices républicaines s'apparentent désormais à des illusions entretenues par les élites pour maintenir leur pouvoir. L'anarchisme entame alors son âge d'or, de nombreux ouvriers et jeunes intellectuels partagent un sentiment de révolte face à un monde perçu comme inégalitaire et violent.

Pourtant, les anarchistes militants restent peu nombreux et dispersés en de multiples tendances. Dans son étude, Jean Maitron insiste sur la faible structuration du mouvement, qui comporterait tout au plus quelques milliers de militants actifs, surtout connus par la surveillance policière. Pour la période 1890-1894, il avance les chiffres de 1 000 militants, 5 000 sympathisants et évalue à 100 000 ceux qui éprouveraient une vague sympathie. Ces militants étaient des esprits forts et indomptés. Plutôt que les prolétaires de la grande industrie, ils appartenaient

coll. « Folio Histoire », 1992.

1. Cf. Arnaud-Dominique Houte, *Le triomphe de la république, 1871-1914*, Paris, Seuil, 2014.

au monde des métiers urbains en crise, ces « métiers sédentaires qui permettent de “philosopher” tout en accomplissant un travail » qualifié, à l'image des cor-donniers, sans doute l'une des professions les plus fortement représentées¹. L'anarchisme est le fait d'ac-teurs individuels et de petits groupes isolés, même si après 1881 émerge aussi un mouvement plus structuré, avec son organisation, ses congrès et sa presse.

Des travaux récents ont néanmoins relativisé l'image romantique de l'anarchiste solitaire, sans retomber pour autant dans la vision policière d'une « internationale noire », élaborée et diffusée pour effrayer les bonnes gens et justifier la répression. L'exploration minutieuse des réseaux anarchistes de cette époque, des circulations et correspondances permet de relativiser le stéréotype de l'artisan qualifié indépendant et isolé, en montrant que nombre d'ouvriers de l'industrie étaient présents également. Contre le cliché du célibataire instable, le militant anarchiste était souvent un gars du coin, bien enraciné, avec une famille². D'autres ont insisté sur les connexions transnationales de cette nébuleuse anarchiste qui ne se limita jamais à l'hexagone³. Le

1. Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France, op. cit.*, p. 130-131.

2. Voir Vivien Bouhey, *Les anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

3. Constance Bantman, *The French Anarchists in London, 1880-1914. Exile and Transnationalism in the First Globalisation*, Liverpool, Liverpool University Press, 2013, et Benedict Anderson, *Les bannières de la révolte. Anarchisme, littérature et imaginaire anticolonial. La*

petit groupe des naturiens, aux effectif réduits et aux regroupements plus ou moins éphémères, est l'une des tendances qui tend à s'autonomiser après la vague des attentats de 1892-1894 contre le palais Bourbon, la Société des mines de Carmaux ou le président Sadi Carnot.

Violemment réprimés par le pouvoir, les anarchistes renaissent en effet après 1894 en diversifiant leurs actions et leurs engagements. Face à l'inefficacité de la « propagande par le fait », qui tentait de préparer la révolution en sortant de la légalité, les militants libertaires partent en quête d'autres stratégies, qu'il s'agisse d'investir les syndicats ou de réformer les modes de vie. Tandis que la majorité se rallie au syndicalisme et milite pour la « grève générale », d'autres choisissent d'investir les bourses du travail et les expériences communautaires. Ils mettent aussi en débat les croyances de leur temps en interrogeant la sexualité, l'éducation et ses formes, mais aussi les impasses du développement scientifique et technique. Les nombreux discours naturiens contre la science, perçue comme une nouvelle religion aliénante, s'inscrivent alors dans un vaste débat autour de « la faillite de la science » lancé notamment en 1895 dans la *Revue des Deux Mondes* par le catholique Ferdinand Brunetière de retour de Rome. Mais contrairement aux diatribes catholiques et traditionnalistes contre la République et son scientisme, les naturiens défendent une position antiscientiste athée : « Nous combattons la Science,

nouvelle Religion aussi bien que la Foi Religieuse », écrit par exemple Zisly en 1899¹.

Refusant tout mouvement centralisé, les libertaires sont profondément divisés. Certains se distinguent des « syndicalistes » en se proclamant « anarchistes individualistes », notamment autour de la figure de Libertad, ce militant qui refusait d'attendre simplement le grand soir et invitait ses contemporains à entamer la révolution dès maintenant, dans leur vie quotidienne comme dans leurs engagements publics². Cet « anarchisme individualiste » conduit aussi à des essais de « milieux libres », même si ceux-ci sont menacés par les dérives « illégalistes » – symbolisées par la célèbre équipée de la bande à Bonnot, en 1911 – et la terrible répression qui les accompagne. Les naturiens appartiennent à ce monde libertaire qui se cherche ; pour eux la révolution collective et la prise du pouvoir ne sont que des leurres³, et la réforme de l'économie une illusion. Il faut d'abord transformer les modes de vie et rompre avec les croyances dominantes, d'où leur intérêt précoce pour l'hygiène corporelle et alimentaire.

1. Henri Zisly, *En conquête vers l'État Naturel*, Paris, dépôt chez l'auteur, 14 rue Jean Robert, Paris, 1899. Cf. aussi *infra*, La science c'est le mal, p. 71-74 et Le progrès, p. 100-105. Sur ce débat « fin de siècle », voir Anne Rasmussen, « Critique du progrès, "crise de la science" ». Débats et représentations du tournant du siècle », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 14, 1996, p. 89-113.

2. Albert Libertad, *Le culte de la charogne. Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*, Marseille, Agone, 2006. Cf. Anne Steiner, *Les en-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Époque »*, Montreuil, L'Échappée, 2008.

3. Cf. *infra*, Révolution, p.80-84.

Face aux impasses de la civilisation industrielle, qui leur apparaissent chaque jour plus évidentes avec ces usines-bagnes, ces villes tentaculaires et polluées, la seule solution réside dans l'instauration d'un « état naturel » décrit comme l'antithèse du monde moderne honni. Repoussant le scientisme et le rêve productiviste des socialistes et des libéraux qui cherchent à domestiquer la nature, ces anarchistes naturiens sont au contraire partisans d'un retour à l'état de nature perçu comme une source d'harmonie, d'abondance et de liberté là où la civilisation industrielle aliène, oppresse et instaure partout le désordre.

Les naturiens entre millénarisme et utopie

Le petit groupe des anarchistes naturiens initié par Émile Gravelle en 1894 ne représente donc qu'une petite frange au sein de l'anarchisme de l'époque. Jean Maitron conclut d'ailleurs le bref développement qu'il leur consacre en notant – avec une certaine condescendance – « qu'il serait fastidieux d'étudier les "systèmes" de ces originaux », tout au plus une centaine de militants, eux-mêmes divisés entre des visions très personnelles¹. Par la suite, peu de travaux leur ont été consacrés, l'étude fouillée d'Arnaud Baubérot sur l'histoire du naturisme constituant l'exception la plus notable et l'enquête la plus précieuse pour connaître ce petit milieu, son fonctionnement et son évolution². Baubérot distingue deux moments dans l'histoire des naturiens : la période « millénariste », autour de Gravelle, entre 1894 et 1900, suivie par la phase « utopique » durant laquelle Henri Zisly devient la principale figure du mouvement.

1. Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste*, op. cit., p. 381.

2. Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, op. cit., et « Les naturiens libertaires ou le retour à l'anarchisme préhistorique », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 31, 2013, p. 117-136.

Le mouvement des naturiens libertaires naît un soir du 16 avril 1895 dans la salle d'un marchand de vin de Montmartre où s'étaient réunies quelques personnes à l'appel d'Émile Gravelle. Alors âgé de 40 ans, Gravelle avait beaucoup voyagé et vécu quelque temps en Argentine, où il avait été marqué par les populations indiennes qu'il avait côtoyées. Il se fait connaître en juillet 1894, lorsqu'il publie son manifeste, *L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, sous forme d'un journal de quatre pages illustré de gravures représentant la vie heureuse des hommes préhistoriques. Hostile à la république parlementaire comme au capitalisme libéral, les deux phénomènes qui triomphent alors, il choisit de rompre radicalement avec les valeurs de son temps en proclamant bien haut sa haine de la civilisation et sa nostalgie des temps préhistoriques, lorsque les hommes n'avaient pas brisé l'équilibre avec la nature¹. Autour de lui se greffe peu à peu un petit cercle d'amis et de fidèles, comme Henri Zisly, Honoré Bigot ou Henri Beylie. Étroitement surveillés par la police, ces naturiens organisent des réunions hebdomadaires, des conférences mensuelles et quelques banquets au cours desquels ils discutent de leurs projets et de leurs aspirations. La centaine de participants à ces rencontres – repérés grâce aux rapports de police – appartiennent pour la plupart au milieu anarchiste et bohème de la butte Montmartre, lieu éminemment symbolique de la dissidence politique et artistique, espace central de la Commune

1. Cf. *infra*, Notre base, p. 63-64.

de 1871, mais dont les paysages ruraux et champêtres commencent à être bouleversés par l'industrialisation et l'expansion urbaine¹.

Sur la centaine de naturiens repérés, « outre quelques employés et quelques artistes de second plan, on retrouve principalement des ouvriers du bâtiment ou de la petite entreprise : cordonniers, chapeliers, ouvriers sculpteurs, tapissiers ou menuisiers, empreints d'une culture révolutionnaire ancienne, propre au prolétariat artisanal de la capitale et marquée par la permanence d'un esprit "sans-culotte" »². Ils n'appartiennent ni aux élites préoccupées par la question sociale, ni aux prolétaires de la grande industrie, comme les mineurs ou les ouvriers du textile, davantage influencés par le communisme collectiviste. Parmi les principaux écrivains et propagandistes de la cause naturienne – ceux dont nous avons retenu les textes qui composent la deuxième partie de ce livre –, il faut évoquer en premier lieu la trajectoire d'Henri Zisly.

Né en 1872 d'un couple d'ouvriers parisiens vivant en union libre, Zisly est très tôt passionné par le journalisme. Il envoie ses premiers articles à la presse socialiste dès 1889. En 1893 il publie son propre périodique intitulé *Le Paria*, et, à la fin de 1895, il

1. Même si d'autres groupes naturiens essaient aussi ailleurs comme dans le quartier de la Bastille où des réunions régulières sont organisées dans un bistrot de la rue du Faubourg Saint-Antoine. Sur Montmartre, voir Julian Brigstocke, *The Life of the City. Space, Humour, and the Experience of Truth in Fin-de-siècle Montmartre*, Londres, Ashgate, 2014.

2. Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, op. cit., p. 165.

commence à publier *La Nouvelle Humanité*, journal qui offre l'une des premières tribunes au mouvement naturien. Il travaille aussi parallèlement comme lampiste à la Compagnie du chemin de fer du Nord, et mène une vie rangée malgré deux condamnations à de courtes peines de prison pour « participation à une association de malfaiteurs », en 1894, et propagande antipatriotique en 1915¹.

L'autre naturien connu est Henri Beylie, dit Félix Beaulieu, né en 1870, un temps sous-officier des bataillons d'Afrique avant d'être dégradé pour acte de révolte. Dès son retour en métropole, il devient employé de banque et participe activement, aux côtés de Zisly et Gravelle, aux premières publications naturiennes. Actif dans le combat dreyfusard, il milite ensuite contre la guerre. D'autres acteurs de cette histoire comme l'ouvrier Honoré Bigot, le cordonnier bohème Alfred Marné, l'ouvrier tapissier Gustave Mayence, l'ouvrier ciseleur puis chansonnier Paul Paillette, et bien d'autres, demeurent plus obscurs ; seuls subsistent leurs écrits diffusés dans la presse libertaire.

La première phase du mouvement naturien connaît une crise en 1898, lors de l'affaire Dreyfus, qui divise tous les courants politiques. Alors que les anarchistes parisiens s'engagent résolument en faveur du capitaine Dreyfus, Gravelle souhaite rester à l'écart de la polémique, ce qui provoque une crise, le départ

1. Voir la notice qui lui est consacrée dans *Les anarchistes. Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone*, Ivry-sur-Seine, Les éditions de l'Atelier/Les éditions ouvrières, 2015.

de Gravelle hors de Paris et la désagrégation du groupe. Celui-ci se reconstitue pourtant après 1900 sous l'action de Zisly, de Beaulieu puis de Georges Butaud, avec l'appui de nouveaux militants. Ils mettent au premier rang des débats de nouvelles préoccupations comme la question néomalthusienne, le végétarisme ou encore les tentatives d'expérimentations et de colonies libertaires.

Toutes ces thématiques divisent profondément le mouvement, d'autant que l'appel au retour à la nature est de moins en moins compris dans les autres franges socialistes, repoussé comme une absurdité qui nuirait à la cause anarchiste. Les lignes de clivage se creusent alors entre les naturiens « antiscientifiques », comme Zisly et Beaulieu, et les « naturiens scientifiques » comme Bariol et Lorulot, qui espèrent mettre le progrès scientifique et technique au service d'un mode de vie plus naturel, entre ceux qui associent anarchisme naturien et végétarisme, et ceux qui contestent le lien de causalité – autant de lignes de fracture et de clivages qui ne cesseront de se rejouer dans les milieux écologistes ultérieurs. Contrairement aux naturiens, de nombreuses figures majeures de l'anarchie de la fin du XIX^e siècle, comme Élisée Reclus ou Pierre Kropotkine, font en effet confiance dans l'inventivité technique des hommes pour instaurer une société d'abondance dont les fruits pourraient être équitablement redistribués par de sages institutions¹. Toutes ces dissensions et

1. Cf. Renaud Garcia, *Pierre Kropotkine ou l'économie par l'entraide*, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance »,

divergences, qui tiennent autant à des différences de position, des rivalités personnelles qu'à des luttes idéologiques¹, affaiblissent la cohérence du mouvement.

Dans l'ensemble, les écrivains et militants naturiens se trouvant dans les franges intermédiaires du monde du travail, sont les premières victimes des transformations économiques². Déjà bouleversé par les grands travaux d'Hausmann et la répression contre le mouvement ouvrier qui suit la Commune, le Paris de la fin du XIX^e siècle connaît en effet une crise des activités traditionnelles qui avaient fait la fortune de la capitale : le vêtement, l'ameublement, les métiers d'art. Dans les arrondissements du centre, les petits ateliers ferment, alors même qu'une nouvelle phase d'industrialisation s'engage en banlieue où le nombre des établissements de plus de 100 salariés passe de 233 en 1889 à 369 en 1914³. Les militants naturiens, pour la plupart des travailleurs qualifiés, appartenant au monde des gens de métiers, de l'échoppe et du petit atelier menacés par cette montée de la grande industrie, sont réfractaires à l'usine comme à la discipline des partis et des syndicats alors en cours d'unification⁴. Ils relèvent d'une culture

2014, et Philippe Pelletier, *Elisée Reclus, Géographie et anarchie*, Saint-Georges-d'Oléron, Les éditions Libertaires, 2009.

1. Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, *op. cit.*, p. 188.

2. Sur le profil de ces militants, voir Gaetano Manfredonia, *L'individualisme anarchiste en France, 1880-1914*, thèse citée, p. 178, et Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, *op. cit.*, p. 165-166.

3. Leonard R. Berlanstein, *The Working People of Paris, 1871-1914*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1984.

4. Rappelons que la CGT voit le jour en 1895, lors du congrès de

populaire en crise, un monde social avec ses idéaux et ses riches formes de sociabilité faites de chansons, de débats touchant à l'utopie, d'appel à l'autonomie et à la liberté, façonné par la mémoire des insurrections et des révolutions passées.

Contre le socialisme des intellectuels et la résignation des prolétaires aspirant à s'élever dans la hiérarchie sociale, ces anarchistes naturiens défendent une forme de « décence ordinaire »¹, opposée aux inégalités et aux scandales qui traversent la société bourgeoise corrompue de l'époque, et que révèle au grand jour le scandale de Panama, en 1892. Ils dénoncent l'enfer de l'usine et refusent de s'y adapter. Au sein des nombreux groupes libertaires qui se reconstituent après la grande vague de répression de 1894-1895, ils sont parmi les premiers à s'organiser sur une nouvelle base : retrouver l'état naturel, faire de la nature une ressource pour échapper aux aliénations et frustrations du présent.

Mais que signifie cet appel au retour à la nature ? Faut-il le prendre au pied de la lettre ou y voir une provocation ? S'agit-il d'un mythe passéiste et réactionnaire, comme l'affirment ses contempteurs, d'un rêve absurde de révolutionnaires urbains désœuvrés idéalisant une campagne qu'ils connaissent mal ? Ou bien d'une utopie émancipatrice, portée par la

Limoges, et la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) dix ans plus tard, au terme d'une lente unification des divers courants socialistes.

1. Selon la formule de George Orwell, popularisée par Jean-Claude Michéa, dans *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, 2007.

conscience vive des apories de l'industrialisation ? Plutôt que les excentricités irréalistes tant décriées, ne pourrait-on pas voir dans leurs prises de position radicales et dissidentes des mises en garde très réalistes à l'égard du progrès abstrait et partout célébré ? Plutôt qu'une petite secte composée d'excentriques et de marginaux, ne pourrait-on pas enfin prendre au sérieux leur tentative de rupture avec les trajectoires dominantes en vue de rouvrir le champ des possibles ?

Retrouver la nature bienfaitrice : les naturiens et la genèse oubliée de l'écologie politique

Ces auteurs décrivent l'histoire humaine comme celle d'une décadence dont les pollutions et les déchets seraient un signe parmi d'autres. Ils célèbrent la nature originelle comme un véritable jardin d'Eden à mille lieux de la modernité industrielle. Ils proposent une utopie millénariste de la vie simple et du retour à la nature¹. Dans la préface à une brochure rédigée par Tchandala, « un de nos plus vaillants et modestes champions de la cause antiscientifique de province »², Zisly résumait ainsi le mouvement naturien :

C'est la lutte engagée contre la Civilisation, ce monstre aux multiples formes, contre la Science, cette nouvelle religion, contre le Machinisme, cette inutilité et cette vulgarité [...]. L'état naturel n'est pas, comme

1. Voir Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, *op. cit.*

2. Tchandala est le pseudonyme d'un auteur d'origine hongroise nommé Weiss. Voir Tanguy L'Aminot, « Une lecture ouvrière de Rousseau à la Belle Époque. Les Naturiens », in Jacques Domech (dir.), *La réception de Voltaire et Rousseau en Égypte. Actes du colloque international. Le Caire, 26-28 février 1990*, Le Caire, Centre d'études françaises, 1991, p. 41-60.

se plaisent à le croire certains individus, le retour en arrière, mais au contraire, c'est la vraie marche en avant, pour l'existence du vrai progrès, tangible, réel¹.

Le mouvement libertaire est profondément ambivalent, autour de 1900, à l'égard du progrès, de la civilisation industrielle et de ses réalisations scientifiques et techniques. À côté de certaines tendances scientistes, les naturiens incarnent une version millénariste de l'âge d'or perdu. Mais ce millénarisme n'est pas tant la survivance archaïque de révoltes anciennes qu'un mythe social – au sens sorélien –, c'est-à-dire une stratégie discursive visant à susciter l'enthousiasme et l'adhésion là où le seul appel à la raison paraît insuffisant². Alors que le mythe de la « grève générale » s'étend en annonçant la Révolution, celui de « l'âge d'or » possède une fonction mobilisatrice équivalente : il s'agit de mettre en exergue les impasses des sociétés industrielles en les confrontant à leurs contradictions. L'enjeu est de déconstruire les idéologies progressistes naïves qui aboutissent à justifier l'expansion coloniale au nom de la « mission civilisatrice » de l'Occident, ou l'exploitation de classe au nom des futurs progrès à attendre de l'évolution des forces productives. Contre ces mythes de la civilisation industrielle européenne, les naturiens opposent leurs propres mythes alternatifs, chargés de créer du désir, d'interroger les évidences

1. Tchandalà, *Le naturisme libertaire devant la civilisation*, Paris, Librairie de propagande socialiste internationale, 1901, p. 5.

2. Voir Eric Hobsbawm, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1966.

non questionnées. Ils cherchent en définitive un autre chemin, à l'écart des grands clivages idéologiques de leur temps.

Par ailleurs, loin d'être des marginaux ou des excentriques, les naturiens, qui contestent l'ordre industriel au profit d'un retour à un mode de vie plus simple et naturel, se nourrissent de théories et d'expériences qui circulent alors bien au-delà de Paris et de la France. Ils s'appuient sur de nombreuses alertes énoncées à l'époque contre le « progrès » et ses dégâts : la déforestation, la pollution, l'alimentation chimique, ou l'épuisement des ressources. L'aspiration à un « retour à la terre » (« *back to the land* ») traverse d'ailleurs largement les sociétés industrialisées de la fin du XIX^e siècle, comme les doutes et les craintes à l'égard des sciences et techniques qui semblent tarder à réaliser leurs promesses. En Grande-Bretagne et en Allemagne, notamment, l'urbanisation intense, les pollutions massives, le goût pour les savoirs naturalistes poussent un nombre croissant d'individus vers la campagne. Des écrivains, comme le Britannique E.M. Forster, défendent par exemple un romantisme naturaliste qui met en garde contre l'artificialisation accusée de briser le lien entre l'homme et la nature¹. Si pour le plus grand nombre cela se manifeste principalement par la vogue des randonnées pédestres, pour certains auteurs radicaux comme le poète socialiste Edward Carpenter, cette aspiration à retrouver la nature devient

1. Voir notamment sa nouvelle « La machine s'arrête », récemment rééditée aux éditions Le Pas de côté, 2014.

un argument central de la contestation de la civilisation industrielle¹. Dans les années 1880, cet ancien prêtre défroqué accepte son homosexualité, devient végétarien et se consacre au travail manuel et à la vie rurale. Par ses écrits populaires, eux-mêmes influencés par le célèbre ouvrage *Walden ou la vie dans les bois* de l'Étatsunien Henry David Thoreau, Carpenter propose une synthèse originale combinant le socialisme, l'exaltation poétique de la nature et l'expérience vécue de retour à la terre. Il avait lui-même expérimenté la vie en communauté dans sa ferme de Millthorpe, où il produisait en commun des légumes et des sandales².

Dans les années 1890, les « communautés alternatives » cherchant à redéfinir les relations entre les humains et la nature se multiplient. Alors que les écrits de Léon Tolstoï et du théoricien Pierre Kropotkine commencent à exercer une grande influence dans les milieux anarchistes, de nombreux militants libertaires tentent de fuir la pollution des villes en créant des communautés ou des cités jardins susceptibles d'instaurer une nouvelle harmonie avec le monde. Dans l'Empire allemand engagé dans un rapide processus

1. Edward Carpenter, *La civilisation, ses causes et ses remèdes*, Paris, Éditions du Sandre, 2009.

2. Voir Charles-François Mathis, *In Nature We Trust. Les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, 2010, p. 369-371, Peter C. Gould, *Early Green Politics. Back to Nature, Back to the Land, and Socialism in Britain 1880-1900*, New York, The Harvester Press, 1988, et Dona Brown, *Back to the Land. The Enduring Dream of Self-Sufficiency in Modern America*, Madison, University of Wisconsin Press, 2011.

d'industrialisation, ce phénomène est particulièrement puissant ; il se structure autour du mouvement de Réforme de la vie (*Lebensreform*, 1892) qui draine des artistes mais aussi des adeptes du végétarisme, du naturisme ou des médecines naturelles. Sur les hauteurs du lac Majeur, en Suisse, un petit groupe de végétariens – comprenant notamment Gustav-Arthur Gräser – crée ainsi, en 1900, la communauté de Monte Verità en vue d'expérimenter un mode de vie alternatif, cultivant, construisant de leurs mains et rêvant d'un avenir fait de simplicité et de contact retrouvé avec la nature¹.

En France, le mot d'ordre de retour à la nature et les expérimentations libertaires demeurent plus limités qu'en Allemagne et en Grande-Bretagne, où les ravages de l'industrialisation et de l'urbanisation se font sentir plus brutalement et plus massivement. Il est vrai que la III^e République mène une politique agrarienne et que le poids des paysans demeure encore considérable dans la société française, limitant sans doute le sentiment tragique de disparition de l'ancienne société rurale. Lorsque Émile Gravelle initie le mouvement durant l'été 1894, la quête d'une harmonie naturelle suscite pourtant l'intérêt et agrège peu à peu autour de lui des dizaines de militants, qui se rassemblent dans des réunions hebdomadaires marquées par des discussions enflammées. Ce bouillonnement de pensées et d'expériences est diffusé dans de nombreux périodiques plus ou moins éphémères aux noms souvent évocateurs :

1. Kaj Noschis, *Monte Verità, Ascona, le génie du lieu*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011.

L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation de Gravelle paraît ainsi de juillet 1894 (n° 1) à février 1898 (n° 4) ; *La Nouvelle Humanité* de Beylie et Zisly paraît d'août 1895 à décembre 1898, avant de fusionner avec *Le Naturien* (1898). La même année, Gravelle lance *Le Sauvage satirique* qui n'aura que deux numéros. *L'Âge d'or. Organe sauvagiste* dirigé par Alfred Marné ne publie qu'un seul numéro, en 1900, tout comme *L'Ordre naturel*, publié en 1905. En avril 1907, Zisly lance *La Vie naturelle*, qui paraîtra jusqu'en 1927. D'autres feuilles furent également publiées en province comme *Le Sphinx individualiste* d'Hervé Coatmeur, qui paraît de façon irrégulière à Brest à partir de 1913¹.

La culture orale reste par ailleurs importante dans les milieux ouvriers de l'époque et l'âge d'or perdu est également exalté par les chansonniers, comme Achille Leroy dans son *Chant des naturiens* :

Enfants de la Nature, combattons le Riche oppresseur !
 Pour tous le droit à la Verdure, pour chacun le droit
 au Bonheur² !

À la fin du XIX^e siècle, alors que la quête de la nature s'étend dans certaines franges de la population, les naturiens refusent de laisser aux bourgeois et aux

1. Voir René Bianco, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française dans le monde, 1880-1983*, thèse d'État, Université d'Aix-en-Provence, 1988 (consultable sur bianco.ficedl.info/).

2. Cité dans Tchandala, *Le naturisme libertaire devant la civilisation*, op. cit., p. 55. Voir l'excellente étude de Gaetano Manfredonia, *La chanson anarchiste en France des origines à 1914*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 218-219.

aristocrates le monopole de ces plaisirs simples : « À nous aussi les riantes campagnes ; où l'on s'endort près du ruisseau jaseur ; à nous l'air pur des altières montagnes », chante encore Leroy.

Loin de toute rêverie obscurantiste, les naturiens se pensent d'abord comme des redresseurs de torts et des propagateurs de vérités scientifiques. Leur projet vise à créer un monde harmonieux qui reposerait sur une science plus réaliste du monde naturel et de la société. Dans son texte sur la « formation de la Terre végétale », Gravelle entend ainsi révéler les « erreurs grossières établies au sujet de la Nature » en montrant combien elle peut être altruiste et comment l'agriculture moderne menace de détruire les sols¹.

Alors que l'ethnologie et l'étude de la préhistoire émergent et s'institutionnalisent, les naturiens s'appuient sur ces découvertes pour contester le sentiment de supériorité des peuples dits « civilisés ». À la fin du XIX^e siècle la préhistoire est en effet à la mode, des archéologues amateurs se passionnent pour l'homme préhistorique tandis que les découvertes de grottes pariétales se multiplient. La représentation de l'homme préhistorique comme un être primitif, fondamentalement barbare et violent est concurrencée par une autre vision le décrivant comme un être pacifique vivant dans l'abondance². En prônant une forme de primitivisme,

1. Cf. *infra*, Révolution, p. 83-84.

2. Marylène Patou-Mathis, *Le sauvage et le préhistorique. Miroir de l'homme occidental*, Paris, Odile Jacob, 2011, et Nathalie Richard, *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en*

en exaltant les bienfaits de la vie simple et naturelle, les naturiens s'élèvent contre les idoles de leur temps et recherchent des solutions concrètes. En outre, leur appel aux communautés de petite taille résonne avec une nouvelle vision de la révolution qui s'est développée dans le sillage de la Commune de 1871, fondée sur l'autonomie communale et la promotion de petites unités autonomes¹. Marx lui-même avait montré alors un intérêt nouveau pour la paysannerie et les petites sociétés non occidentales. De même, à travers la commune paysanne russe, l'exploration des sociétés islandaises, la vogue des récits ethnographique, Élisée Reclus, William Morris ou Kropotkine ont redécouvert les peuples primitifs comme des possibles oubliés.

Face au capitalisme triomphant et aux déceptions qui accompagnent la montée des organisations politiques et syndicales, seule une sécession radicale à l'égard des sociétés industrielles et de leur imaginaire semble en mesure d'inverser la tendance. D'où les nombreuses célébrations de l'homme primitif qu'on trouve de façon insistante dans les premières années du mouvement. Un rapport de police de 1895 précise par exemple que, lors d'une réunion du groupe à Paris, Émile Gravelle « a prétendu avoir vu des Indiens de l'Amérique du Sud subsister sans travailler au milieu de leurs forêts et déclara qu'il enviait leur sort »². Tchandala

France, Paris, Éditions Vuibert/Adapt/Snes, 2008.

1. Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*, Paris, La fabrique, 2015.

2. Préfecture de police, rapport du 22 mai 1895, cité par Tanguy

avait également beaucoup voyagé ; comme légionnaire, il avait notamment traversé les montagnes du haut Tonkin et observé comment vivaient les indigènes de la tribu des Mujong qu'il admirait profondément, eux « qui vivent presque à l'état pur de la Nature »¹.

L'Indien sauvage et l'homme primitif deviennent ainsi des figures positives et célébrées, comme la nature abondamment magnifiée². Peu après la naissance du mouvement, le naturien Alex publie dans *Le Libertaire* un article sur « L'Indien sauvage et l'homme civilisé », où il affirme la supériorité du premier sur le second : l'homme naturel « travaille pour son plaisir et son bénéfice et il « se repose quand il est fatigué ». « Combien d'entre nous donneraient toutes les années de leur vie pour quelques jours de l'existence libre, belle et naturelle des sauvages ? »³. Alfred Marné, qui anime au sein des naturiens le courant dit « sauvagiste », demande de son côté qu'on laisse « l'herbe envahir les routes, les lignes de chemin de fer, les rues, les boulevards, et la vie reparaitra de toute part, les collines reverdiront, les monts seront reboisés, la terre reflourie, et à l'ombre des grands arbres hommes, femmes,

L'Aminot, « Jean-Jacques au beau pays de Naturie », art. cit., p. 201.

1. Tchandala, *Le naturisme libertaire devant la civilisation*, op. cit., p. 34-35.

2. Voir par exemple Laurentine Souvraz, « À toutes les beautés de la nature », *Le Libertaire*, 7-14 mars 1896, Antoine Antignac, « La nature », *Le Libertaire*, 8-15 mai 1896, et Ratio, « L'amour de la nature », *Le Libertaire*, 6-12 juin 1896.

3. *Le Libertaire*, 28 décembre 1895.

vieillards et enfants, nous irons danser en rond »¹. À une époque où beaucoup se déchaînent contre la figure de Rousseau, les naturiens s'en revendiquent au contraire, en faisant de lui le chantre de la nature et du bon sauvage. Au prix de quelques distorsions et simplifications, ils font de Rousseau un des précurseurs de l'idéal naturien, recomposant ainsi la généalogie intellectuelle habituelle de l'anarchisme².

Mais l'idéalisation des modes de vie primitifs et l'appel au retour à la nature ont été incompris, et ont largement contribué à la marginalisation des anarchistes naturiens au sein même de la nébuleuse socialiste. Tandis que chez Gravelle et dans les premiers écrits naturiens, la célébration du bon sauvage semble devoir être prise au pied de la lettre, dans les écrits des années 1900, notamment ceux de Zisly, elle devient davantage une métaphore utilisée pour contrer les discours industrialistes et progressistes naïfs qui inondent les journaux. En 1901, dans son *Rapport sur le mouvement naturien*, Zisly écrit d'ailleurs que « les Naturiens veulent l'abandon de la civilisation et le retour à une vie plus naturelle. Retourner à l'état naturel n'est pas aller en arrière, au contraire, c'est aller en avant, puisque c'est la marche vers le Bonheur »³. Les naturiens refusent d'être enfermés dans la fausse

1. Alfred Marné, « Sauvagisme », *Le Naturien*, 1^{er} mars 1898.

2. Tanguy L'Aminot, « Jean-Jacques Rousseau et le rêve naturien », *Études Jean-Jacques Rousseau*, n° 8, 1996, p. 161-202.

3. Henri Zisly, *Rapport sur le mouvement naturien. Réflexions sur le naturel et l'artificiel*, Paris, 1901.

alternative entre le retour aux cavernes ou la poursuite inéluctable du développement industriel et mécanique. Ils tentent de dessiner une autre voie, plus simple, fondée sur la promotion de l'autonomie, sur l'entraide, sur la simplicité volontaire contre l'exacerbation des faux besoins. Dans cette perspective, le retour à la nature n'est pas tant un retour en arrière que le choix d'un avenir différent, plus harmonieux et équilibré, de même qu'aujourd'hui l'agroécologie et l'abandon des méthodes conventionnelles ne sont pas un retour à l'agriculture ancienne mais l'invention d'un nouveau modèle plus respectueux du fonctionnement des écosystèmes et de la nature.

Face aux apories de la civilisation

Pour comprendre leur ambition de renouer avec la nature, il faut rappeler également à quel point la période 1894-1914, perçue a posteriori – c'est-à-dire après le drame de la Grande Guerre – comme une « belle époque », fut en réalité une période difficile et troublée, traversée par la brutalité des transformations sociales, économiques et culturelles, par le triomphe d'un capitalisme qui bouleverse en profondeur les sociétés. Alors même que la « croissance » du produit national repart à la hausse après 1895 – une hausse modeste à l'époque évaluée autour de 1,8 % –, les inégalités demeurent spectaculaires et frappent les observateurs : à Paris, vers 1910, le taux de mortalité infantile est ainsi deux fois plus élevé dans les quartiers populaires que dans les quartiers aisés. Les décennies qui précèdent la Grande Guerre sont un moment de mutations des systèmes économique et technique : la chimie, l'automobile ou le pétrole, ces grands totems de la société industrielle de masse du xx^e siècle, commencent à surgir. La liste est longue de ces découvertes et innovations perçues comme extraordinaires et déroutantes. Si beaucoup s'enthousiasment pour vanter les potentialités de ces

nouveautés, en imaginant l'avènement d'une ère de progrès et d'abondance, d'autres mettent au contraire en garde contre les risques de perte de contrôle et d'aliénation de ce gigantisme technique et de cette société de plus en plus complexe. Les récits dystopiques d'anticipation prolifèrent d'ailleurs à l'époque, mettant en scène la fin du monde. En France, le vulgarisateur Camille Flammarion publie en 1894 *La fin du monde*, et J.-H. Rosny aîné publie en 1910 *La mort de la Terre*, récit d'un futur lointain où la planète n'est plus qu'un immense « désert de mort » à force de surexploitation.

Cette grande mutation de la société industrielle, rendue possible par l'expansion impérialiste, s'accompagne aussi de nombreuses crises sociales et politiques, et d'un sentiment assez général de dégénérescence auquel n'échappent pas les anarchistes. Mais alors que les nationalistes exacerbent le patriotisme cocardier pour préserver la race, les naturiens refusent cette vision fondée sur la guerre et la concurrence au profit d'une quête de l'harmonie qu'ils entrevoient dans la nature. Au lieu du discours racial qui s'étend, les naturiens insistent sur l'environnement et leur eugénisme vise à trouver les moyens rationnels d'améliorer la santé et la constitution physique du plus grand nombre. À mille lieux de l'eugénisme raciste qui entendait éliminer certaines catégories de la population, il existait alors un eugénisme libertaire soucieux d'émanciper la population par le végétarisme et la vie dans la nature.

Les naturiens réagissent également aux crises politiques qui apparaissent au grand jour lors de

l'affaire Dreyfus, mais aussi à l'occasion des sanglantes répressions menées par l'État : en métropole lors de la grève de Draveil et de Villeneuve-Saint-Georges, en 1908, au cours de laquelle plusieurs syndicalistes sont tués par la police de Clemenceau, mais aussi dans l'Empire, où la barbarie coloniale est révélée au grand jour par l'affaire Toqué-Gaud au Congo, en 1903¹. Dans ce contexte, les naturiens refusent d'adhérer au mythe du progrès et au fatalisme qui l'accompagne. À l'opposé de la bonne conscience des élites républicaines qui se perçoivent comme l'avant-garde de la civilisation, les naturiens choisissent la provocation en dénonçant l'« odieuse civilisation » et en célébrant le bonheur simple et naturel des primitifs. Alors que dans « le système actuel de concurrenomanie », les inégalités et la misère ne font que croître, que les caractères « aigris » prolifèrent sans cesse sous l'effet des injustices, seule « une vie facile et simple que tout le monde soit à même de réaliser » pourrait faire naître l'égalité véritable².

Pour les naturiens, l'égalité est une aspiration essentielle et seule la vie simple peut la réaliser, alors

1. En 1903, Georges Toqué, administrateur des colonies, et Fernand Gaud, commis des affaires indigènes, font exécuter un guide indigène en le faisant exploser à la dynamite, affirmant : « Ça a l'air idiot, mais ça médusera les indigènes. Si après ça ils ne se tiennent pas tranquilles ! ». Le scandale est rapidement médiatisé et conduit à une enquête administrative. Voir *Le rapport Brazza* sur la situation au Congo en 1905, récemment exhumé par les éditions le passager clandestin (2014).

2. Aug. Troussel, *Civilisation et naturianisme*, Paris, Dujarric, 1905, p. 145.

que la vie moderne – c'est-à-dire de plus en plus complexe et organisée sur une grande échelle – nous en éloigne irrémédiablement. Honoré Bigot dénonce brutalement cet « odieux mensonge » que constitue l'idéologie du progrès, arme utilisée pour que « les peuples se courbent sous le joug des civilisateurs »¹. La mise en scène de l'heureuse vie primitive – celle qui se rapproche le plus de l'égalité matérielle véritable et pas seulement de principe – sert donc de fiction théorique permettant de révéler en creux les aberrations de la vie moderne que les anarchistes naturiens ne cessent de dénoncer, à contre-courant de tous les discours de leur temps. Le « Dieu machine », dont beaucoup attendent l'émancipation et le bonheur, est une cible privilégiée des naturiens comme Zisly. La critique des innovations techniques revient d'ailleurs fréquemment dans leurs écrits et constitue l'une des lignes de fracture qui les sépare des autres tendances du socialisme. Dans son exposé de la « conception libertaire naturienne »², Zisly écrit par exemple :

C'est l'erreur de beaucoup de compagnons très sincères, qui n'ont vu dans ce machinisme sauveur que la réalisation des jouissances qu'ils ne peuvent posséder actuellement.

1. Honoré Bigot, « Opposition aux civilisateurs », *La Nouvelle Humanité*, mars-avril 1896.

2. Henri Beylie et Henri Zisly, *La conception libertaire naturienne. Exposé du naturisme*, chez l'auteur (HZ), 1901. Voir François Jarrige, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014, chap. 6, « La Belle Époque des techniques ».

Aug. Troussel, dans l'un des traités naturiens les plus ambitieux, peint également la « vie primitive » comme « une perpétuelle promenade » alors que la « vie civilisée » est dominée par les contraintes et la souffrance. Si l'homme civilisé n'a plus à redouter les « bêtes fauves », en revanche, « sa vie est menacée à tout instant par les machines de tous genres qui le broient comme chair à pâté, telles que moyens de transports, machines, outils, construction, navigation, mines, etc. ». Alors que la conduite automobile est encore réservée aux classes aisées et que la dénonciation des chauffards est très répandue, il ajoute :

Les automobiles ont sûrement fait plus de victimes que la terrible bête du Gévaudan, de légendaire mémoire. Si une race d'animaux en eût fait autant, il se serait fondé certainement de nombreuses sociétés analogues à celle des louvetiers, promettant des primes, afin de délivrer l'humanité d'un tel péril. Mais voilà, l'auto est une manifestation du progrès humain. Et du moment que le progrès l'exige, les victimes auraient bien mauvaise grâce de se plaindre¹.

Dans leurs écrits, les naturiens dénoncent également les maladies professionnelles, le stress, la fatigue généralisée et les pollutions, autant de phénomènes perçus comme des symptômes de crise de la civilisation moderne. Ainsi, pour Henri Zisly :

1. Aug. Troussel, *Civilisation et naturianisme*, op. cit., p. 163. Sur la dénonciation de l'automobile à l'époque, voir *Écraseurs. Les méfaits de l'automobile*, anthologie établie par Pierre Thiesset, Vierzon, Le Pas de côté, 2015.

Les fumées des usines, les coups de canon tirés aux cérémonies et dans les guerres, le déboisement continu et l'air infecté, vicié par des odeurs nauséabondes provenant des fabriques, voilà les causes des perturbations de l'atmosphère¹.

Dans de nombreuses brochures et articles, il ne cesse de dénoncer l'appauvrissement de la « Terre nourricière » qui « ne produit plus en grande partie que par les engrais chimiques », alors même que ces derniers restent encore peu utilisés en dehors de l'Angleterre, et bien sûr sans commune mesure avec la situation actuelle.

1. Henri Zisly, *Rapport sur le mouvement naturien. Réflexions sur le naturel et l'artificiel*, op. cit.

De la théorie à la pratique : expérimentations et réformes des modes de vie

« Est-il possible que par le raisonnement, par la logique, l'humanité revienne à la vie naturelle ? », demandait finalement Aug. Troussel au terme de son ouvrage¹. « Cela ne semble pas probable », conclut-il désabusé, avant d'énoncer les nombreux obstacles qui empêchent la réalisation du rêve naturien. Tout d'abord, les hommes civilisés sont trop attachés à leur confort et à leur « vie factice » pour tolérer un changement aussi complet ; ensuite le goût du raisonnement et des vastes constructions intellectuelles pousse sans cesse à « concevoir des organisations » toujours plus complexes ; enfin, « la civilisation offre des avantages réels aux classes dirigeantes » qui trouvent toujours le moyen de se maintenir au pouvoir alors que la majorité des exploités « ne pourra que subir le joug, ou s'épuiser dans des luttes stériles à l'infini ». Seuls des événements extérieurs aux sociétés humaines semblent en définitive susceptibles de les « ramener à la vie primitive » : « un cataclysme bouleversant les conditions de l'existence »

1. Aug. Troussel, *Civilisation et naturianisme*, *op. cit.*, p. 167 sq.

ou l'effondrement interne des sociétés toujours plus complexes.

On saisit dès lors le cœur du projet naturien et ce qui le sépare des grands mouvements émancipateurs socialistes de l'époque : l'appropriation collective des forces productives de la civilisation leur apparaît comme une illusion qui maintient le système de domination, le perpétue à l'infini, au lieu de préparer son renversement. Les naturiens sont profondément désenchantés à l'égard de la modernité et de l'action collective, ils ont vécu dans la foulée de l'écrasement de la Commune et ne croient plus à la révolution. Ils ne croient plus non plus aux grandes théories sociales et aux constructions philosophiques qui prétendent émanciper le genre humain. Méfiants à l'égard de tous les systèmes qui ont pour but « d'organiser les choses au mieux », ils prétendent à l'inverse s'en remettre à la « loi naturelle qui régit les rapports des êtres ». Si le socialisme collectiviste est un leurre, et si le retour à la vie primitive est impossible dans l'immédiat, alors que faire ? « Les naturiens sont l'infime minorité, ils sont la molécule d'éther flottant dans l'immensité, ajoute encore Aug. Troussel ; peut-être est-elle le germe d'un monde : mais pour qu'il se forme, combien de cycles faudra-t-il ? »¹

Dès lors, les naturiens demandent le droit à expérimenter, le droit de vivre libres et autonomes comme ils l'entendent, sans être contraints par la civilisation, ses lois, ses obligations, symbolisés par le service militaire

1. *Ibid.*, p. 181.

ou le salariat. Plutôt qu'un repli individualiste, il s'agit d'une sécession dont ils espèrent qu'elle se répandra et sèmera les germes d'une alternative.

Après l'échec des stratégies terroristes et face aux impasses de l'illégalisme, de nombreux anarchistes de la Belle Époque se tournent vers les expériences communautaires qui avaient déjà fleuri au XIX^e siècle dans la foulée des mouvements fouriéristes ou icariens. Dans les années 1890-1900, les anarchistes créent ainsi des dizaines de « milieux libres », communautés de vie et expériences coopératives diverses. Même si toutes les communautés anarchistes ne pratiquent pas le végétarisme et le naturisme, on y réfléchit abondamment aux conditions d'un retour à l'équilibre naturel, mais aussi à l'amour libre et à la réforme de l'éducation. Comme l'a souligné Céline Beudet dans son beau travail sur ces « milieux libres » qui fleurissent surtout à partir de 1902, les idées naturiennes ont joué un rôle décisif dans leur éclosion et les naturiens furent des « précurseurs »¹. Dès 1895, un projet de colonie naturienne devait ainsi voir le jour dans le Cantal. Par la suite, au cours de leurs réunions, les naturiens évoquent régulièrement, selon la police, « l'organisation d'un phalanstère que Gravelle rêve de créer en France

1. Céline Beudet, *Les milieux libres. Vivre en anarchiste à la Belle Époque en France*, Saint-Georges-d'Oléron, Les éditions Libertaires, 2011, p. 31-32, et aussi Tony Legendre, *Expériences de vie communautaire anarchiste en France. Le milieu libre de Vaux et la colonie naturiste et végétalienne de Bascon, Aisne, 1911-1951*, Saint-Georges-d'Oléron, Les éditions Libertaires, 2006.

même et dont les sociétaires seraient tenus de vivre à l'état naturel »¹.

Puisque la révolution s'éloigne comme un rêve illusoire, il faut chercher à transformer l'individu en l'affranchissant de l'ordre social oppressif. En 1902, Ernest-Lucien Juin, dit E. Armand, un anarchiste inspiré par le christianisme de Tolstoï avant de renoncer à toute référence religieuse, se rapproche de naturiens comme Zisly avec lequel il fonde une « Société pour la création d'un milieu libre en France ». Cette dernière conduit, en 1903, à la fondation de la colonie de Vaux, véritable tentative de sécession à l'égard du capitalisme et du salariat. Face aux difficultés à transformer le monde de l'intérieur, l'enjeu est de fonder à ses côtés un nouvel ordre politique, social et culturel. Mais en dépit de débuts prometteurs l'expérience tourne court. Beylie, responsable des finances, est en conflit avec Butaud ; les divergences de points de vue et de stratégies éclatent au grand jour. Même si ces « milieux libres » sont imprégnés par l'idée de « loi naturelle » et par la quête d'une certaine autonomie, le mot d'ordre de retour à l'état de nature s'évanouit au profit de multiples pratiques individuelles. La radicalité initiale des naturiens tend dès lors à se diluer dans les mouvements de réforme des modes de vie ou le végétarisme.

Alors que les utopies néorurales semblent avoir échoué, la lutte contre la société industrielle et ses impasses passe de plus en plus par un lent travail

1. Rapport de police, dossier sur le groupe des naturiens, Préfecture de police de Paris, BA 1508.

d'éducation, par la promotion d'une science objective du monde et des lois de la nature contre la fausse science civilisée, décrite comme irrationnelle et contre nature. Beaucoup d'anarchistes individualistes se tournent alors vers l'hygiène, et adoptent des pratiques de vie sans alcool ni tabac, produits dont la consommation est perçue comme un signe de soumission. Comme les actuels militants décroissants tiraillés entre l'évolution des modes de vie individuels et l'analyse plus globale des contradictions du capitalisme, les naturiens se divisent et doutent. Les haines personnelles redoublent les accusations publiques, elles poussent par exemple Henri Zisly à publier en 1912 ses « confessions », où il doit justifier son mode de vie que certains jugent trop bourgeois pour un naturien conséquent¹.

Dans son bilan de l'expérience de Vaux, Zisly prend d'ailleurs acte des contradictions et impasses de l'idéal du retour à la nature. Il remarque qu'à Vaux « les actifs, les raisonnables labourent la terre pendant que les naturiens et les végétariens roupillent jusqu'à midi ou s'en vont sous les arbres lire Stirner »². E. Armand, de son côté, en vient à moquer, après la Grande Guerre, les dérives des « naturiens extrêmes » qui espéraient « biffer tous les progrès scientifiques et nous ramener à ce qu'ils dénomment "l'âge d'or", au temps des

1. Henri Zisly, « Mes confessions », *La Vie naturelle*, n° 6, novembre-décembre 1912.

2. Henri Zisly, « Sur la colonie de Vaux », *Le Libertaire*, 24 février 1907.

voyages à dos d'âne, des rouets, des oribus¹, des vaisseaux à rame, des outils de silex ». Tout en défendant une conception rationnelle de l'idéal naturien – qu'il rattache aux figures de Carpenter et Tolstoï –, qui consiste « à réagir contre le machinisme à outrance et la fièvre désordonnée qui mène l'homme contemporain », il prend alors ses distances à l'égard de ceux qui veulent faire fi « de l'acquis scientifique, des moyens rapides de fabrication, “revenir en arrière” en un mot »². En novembre 1912, Armand fonde pourtant avec Henri Zisly un éphémère groupe des Naturiens égalitaires qui entendait maintenir vivant l'idéal initial en réfléchissant aux conditions concrètes d'une « vie naturelle », notamment au moyen du végétarisme, de l'antialcoolisme et du néomalthusianisme, autant d'enjeux alors vifs dans les milieux anarchistes, comme ils le sont aujourd'hui dans certains groupes écologistes³. En restreignant les besoins individuels – certains allant jusqu'à adopter une rude vie ascétique proche de la clochardisation –, il s'agissait de s'affranchir de la logique de production/consommation qui dominait la société industrielle. Reprenant les analyses classiques de Mary Douglas, Arnaud Baubérot a souligné combien ces interdits alimentaires et ce puritanisme – qu'il soit alimentaire ou vestimentaire – visaient sans doute à

1. L'oribus désigne une chandelle de résine que l'on plaçait autrefois sous le manteau de la cheminée.

2. E. Armand, *L'Initiation individualiste anarchiste*, publié en 1923, rééd. La Lenteur/Le Ravin bleu, 2014, p. 369.

3. Francis Ronsin, *La grève des ventres. Propagande malthusienne et baisse de la natalité en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier, 1980.

protéger l'unité du groupe en voie d'éclatement¹. À travers ces interdits, il s'agissait de « rétablir l'ordre là où le désordre et l'anomie menaçaient d'engloutir l'identité collective », de créer des rites et des éléments d'identification symbolique capables de sauver le groupe de la marginalisation croissante et du mépris général qui le menaçaient.

1. Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, op. cit., p. 208-209. Sur ces débats qui traversent toute l'histoire du socialisme dans ses diverses variantes, voir Thomas Bouchet, *Les fruits défendus. Socialismes et sensualité du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Stock, 2014.

Postérité, oubli et héritage

Même si le mouvement naturien subsiste après la Grande Guerre, et durant encore plusieurs décennies, il change peu à peu de forme et de signification. En décembre 1921, Henri Le Fèvre lance une nouvelle revue naturiste libertaire intitulée *Le Néo-naturien*, dans laquelle publie d'ailleurs Zisly. Il fonde aussi un restaurant à Paris qui propose des repas végétaliens aux militants anarchistes comme aux ouvriers du quartier. Mais après 1918 l'anarchisme semble s'éloigner du thème du retour à la nature en dépit de l'action d'un Louis Rimbault qui fonde, au début de l'année 1924, la Cité végétalienne Terre libérée¹. Avant 1914, la Société végétarienne de France (fondée en 1899) recrutait surtout dans les classes moyennes et militait en restant à l'écart du politique et des groupes anarchistes. C'est surtout après la première guerre mondiale que des liens se tissent en France entre militants végétariens et milieux libertaires, par exemple par le biais de Jacques Demarquette et de son association Le Trait d'Union.

1. Arnaud Baubérot, « Aux sources de l'écologisme anarchiste. Louis Rimbault et les communautés végétaliennes en France dans la première moitié du xx^e siècle », *Le Mouvement social*, vol. 1, n° 246, 2014, p. 63-74.

Le naturianisme évolue pour devenir un « naturisme individualiste » tel que prôné par E. Armand, par exemple, qui défend l'instauration d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature. Le mouvement se concentre de plus en plus sur la propagande pacifiste et végétalienne. La grave crise des années 1930, puis l'effroyable deuxième guerre mondiale, suivie d'une féroce modernisation après 1945, contribuent par la suite à enfouir leur idéal et leur rêve, tandis que la nature cesse d'être perçue comme une source possible d'émancipation pour devenir plus que jamais un frein au progrès, un facteur de blocage à lever au moyen de l'artificialisation toujours croissante du monde.

Le monde né de la Grande Guerre et de la révolution bolchevique ont été hostiles aux idéaux libertaires. La violence de la guerre et les nouveaux espoirs engendrés par la révolution russe de 1917 rendent en effet invisibles ces expériences d'autonomie. Le rêve des anarchistes naturiens se brise tout net sur le mur de l'Union sacrée qui divise profondément le mouvement. Ailleurs (Ukraine, Espagne), le bolchevisme élimine brutalement ses partisans (Nestor Makhno, Andres Nin). Après la guerre, l'expérience se désagrège : certains se tournent toujours davantage vers le végétarisme et le repli sur les seuls modes de vie individuels, alors que d'autres anarchistes comme Victor Serge rejoignent la révolution bolchevique. Beaucoup se taisent et renoncent à toute propagande en tentant de se satisfaire de l'ordre social existant ou en se repliant sur la sphère privée. L'expérience de

la Grande Guerre produit des effets profondément ambivalents pour la pensée naturienne : d'un côté elle valide leurs analyses de la barbarie de la civilisation industrielle et de sa violence déchaînée, de l'autre elle entérine le ralliement du mouvement socialiste à la foi dans le progrès par la technique, ce que Lénine exprime après guerre en décrivant le communisme comme « le pouvoir des Soviets plus l'électrification ». Tout au long du xx^e siècle, les idéaux naturiens d'abondance frugale et d'harmonie avec le monde naturel sont délégitimés par les organisations socialistes et anarchistes, sans compter qu'en France le thème du « retour à la nature » est discrédité du fait de la propagande de Vichy qui fit une large utilisation de ce mot d'ordre tout en mettant en place une politique modernisatrice forcenée.

Comment interpréter ce bref mouvement naturien et ses idéaux au regard des enjeux contemporains que nous devons affronter ? Pour Arnaud Baubérot, l'adhésion des naturiens au « mythe du retour à la nature » doit d'abord être lue comme une stratégie permettant « à des individus ou à des groupes marginalisés par les évolutions de la société de formuler des croyances et d'édicter des normes de comportement communes » ; en bref, les naturiens sont des parias, des travailleurs et des intellectuels déclassés par le mouvement de la modernité qui trouvent dans l'adhésion à ce mythe un moyen de se forger une nouvelle représentation du monde donnant du sens à leur marginalité¹. Si cette analyse est juste, elle ne dit

1. Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme*, *op. cit.*, p. 332-333.

pourtant pas tout de cet idéal qui ne saurait être ramené à l'excentricité de quelques individus désœuvrés ou aigris. Les écrits naturiens nous montrent la violence de la croissance urbaine et industrielle du début du xx^e siècle, et le dégoût qu'elle a pu susciter. Les analyses de la modernité industrielle présentées dans leurs textes révèlent sans doute toute leur force critique aujourd'hui, alors que le changement climatique et l'effondrement écologique deviennent chaque jour plus incontestables. Tandis que les inégalités se creusent, que les marchandises continuent d'inonder le monde en suscitant en permanence de nouveaux besoins absurdes, les discours naturiens nous frappent par leur clairvoyance et leur contemporanéité.

Né dans un monde en crise profondément désenchanté, traversé par les prémices de la consommation de masse et la mondialisation impérialiste, le mouvement naturien choisit d'attaquer frontalement la « civilisation », allant jusqu'à rejeter tout ce qui s'est passé après le paléolithique. Ces naturiens, en effet, ne repoussent pas seulement le capitalisme, ses rapports de production et ses dérives, mais le projet même de la modernité et de ses imaginaires fondés sur une confiance sans limites dans la science et l'artificialisation complète de la nature. Ils refusent le monde que leur prépare la croissance industrielle, ils ne croient ni aux promesses des lendemains qui chantent faites par les syndicats et les théoriciens socialistes, ni aux discours libéraux et modernisateurs annonçant le bonheur par la consommation.

Leurs expériences et leurs échecs nous renvoient aussi le miroir de nos propres impasses et impuissances contemporaines. Leurs radicalités, leurs divisions, leur guerre intestine opposant les praticiens aux intellectuels, la marginalité et la diffamation dont ils furent l'objet il y a un siècle, tout nous rappelle les difficultés contemporaines du mouvement des objecteurs de croissance. Si les principaux héritiers de ces groupuscules naturiens de la Belle Époque sont sans doute davantage à rechercher du côté des anarcho-primitivistes étatsuniens, comme John Zerzan, ou chez les auteurs cherchant à relier anarchisme et écologie¹, leur expérience révèle aussi de nombreuses affinités avec le mouvement contemporain de la décroissance. Même s'il n'y a pas de filiation directe ni de réelle continuité idéologique entre les naturiens et les décroissants, il existe pourtant de nombreux liens entre ces mouvements qui sont tous les deux nés d'une révolte contre leur temps, tous les deux à la recherche d'une nouvelle harmonie avec le monde. Si l'histoire n'est jamais un réservoir de solutions et d'exemples pour le présent, le rêve et l'action des naturiens nous interpellent pourtant plus que jamais. Comme eux il y a plus d'un siècle, la décroissance tente aujourd'hui de s'opposer aux idéologues de la modernisation forcenée.

1. John Zerzan est notamment l'auteur de *Future Primitive* (1994) ou *Against Civilization* (1999) ; il faudrait également relier les discours naturiens à l'émergence d'une anthropologie critique et anarchiste dans les années 1970, autour de l'œuvre de Marshall Sahlins notamment et de son *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1973.

Alors que la barbarie capitaliste et technoscientifique s'amplifie partout, ils méritent sans nul doute d'être accueillis dans le panthéon des précurseurs¹.

1. Un grand merci à Thierry Sallantin qui m'a mis sur les traces des naturiens, à Serge Latouche qui m'a fait confiance pour restituer leurs paroles, à Arnaud Baubérot, Thomas Bouchet, Jean-Baptiste Fressoz et Hervé Guillemain pour leurs remarques pertinentes et amicales.

NOTE SUR LE CHOIX DE TEXTES

Les nombreux textes naturiens constituent un ensemble très dispersé, ils ont généralement été publiés sous forme de petites brochures confidentielles éditées à compte d'auteur, ou dans des journaux aux tirages limités.

Plusieurs rééditions partielles de leurs écrits ont toutefois déjà eu lieu. Au début des années 1990, un recueil de textes naturiens a ainsi été publié sous le titre : *Naturiens, végétariens, végétaliens et crudivégétaliens dans le mouvement anarchiste français (1895-1938)*, supplément au n° 9, série IV, de la revue *Invariance*, juillet 1993. En 1992, l'historien de la littérature Tanguy L'Aminot a également préfacé la réimpression intégrale en facsimilé du journal *Le Naturien*, suivi de la reproduction de l'exemplaire unique de *L'Ordre naturel* (Reims, Éditions À l'Écart, 1992). Plus récemment, en 2014, une édition numérique des textes naturiens a également été engagée sur le site du collectif « Archives Autonomies ! », « afin d'assurer une plus grande diffusion de ces écrits ». Le lecteur curieux pourra s'y reporter ; il y trouvera aussi un précieux recensement des principaux écrits naturiens (archivesautonomies.org/spip.php?rubrique419).

Certains des textes qui suivent ont déjà été réédités précédemment, d'autres sont inédits et reproduits pour la première fois. Cette sélection partielle de textes dans un corpus vaste et hétéroclite, s'étale des débuts du mouvement naturien, en 1895, à la veille de la Grande Guerre. Elle vise surtout à faire sentir la prose singulière de ces auteurs et les principaux thèmes qui animaient leurs débats. Nous avons choisi de conserver l'orthographe, la ponctuation et la typographie originale de ces textes, dont il faut rappeler qu'ils furent rédigés par des auteurs d'extraction populaire, souvent autodidactes.

NOTRE BASE

Sans doute rédigé par Gravelle, ce bref texte présente la base doctrinale du mouvement à ses débuts. Il est reproduit au début de chacun des numéros du périodique L'État naturel fondé par Gravelle en 1895, puis régulièrement repris dans les brochures du mouvement¹. Il s'agit d'une profession de foi présentant les principes de bases auxquels adhèrent les naturiens, énoncés de la façon la plus simple et directe. Ces principes sont ensuite développés, approfondis et explicités dans les numéros successifs du journal comme dans les nombreuses brochures.

À l'État Naturel, toutes les régions fertiles de la Terre possédant une flore et une faune originaires abondantes et variées ;

Et la statistique ayant établi le chiffre de superficie et de population des pays connus ;

Nous affirmons :

Que la misère n'est pas d'ordre fatal ;

Que la seule production naturelle du sol établit l'abondance ;

Que la santé est la condition assurée de la vie ;

1. « Notre base », *L'État naturel. Et la part du prolétaire dans la civilisation*, 1895-1898.

Que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'œuvre de la civilisation ;

Que les fléaux dits naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la Nature ;

Qu'il n'y a pas d'intempéries, mais des mouvements atmosphériques tous favorables ;

Que la Science n'est que présomption ;

Que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété ;

Que le commerce ou spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et ouvert la lutte ;

Que le Progrès Matériel est le fruit de l'esclavage ;

Que les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine ;

Que la prostitution n'existe pas dans l'État Naturel ;

Qu'il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme,

Mais simplement : satisfaction ou contrariété des instincts ;

Que l'Humanité recherche le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie ;

Et que l'Harmonie pour l'Humanité réside en la Nature.

LES NATURIENS (Propagandistes)

E. Gravelle, H. Beaulieu, H. Zisly, J. Moris, H. Bigot, A. Marné, Bertell, p. L. Rapelin, E. Bisson, E. Trubert, P. Paillette, Spirus-Gay, L. Martin, L. Letellier, A. Solel, G. Loize, E. Legentil, C. Guyot.

AUX TRAVAILLEURS

Cette série d'articles rédigée à la fin de l'année 1895 par Henri Beaulieu¹ tente de prouver aux prolétaires que le retour à « l'état naturel » est la meilleure réponse à l'exploitation capitaliste dont ils sont victimes. Ces textes sont publiés dans un contexte très particulier : Pasteur vient de mourir et ses obsèques sont l'occasion d'une célébration de la science triomphante ; les syndicats, réunis à Limoge en congrès constitutif de la Confédération générale du travail (CGT) tentent de s'organiser alors que le phylloxera commence à décimer le vignoble et que les grèves se multiplient dans le pays. Les naturiens en sont encore au tout début de leur aventure, ils tentent de rallier les prolétaires à leur cause en mobilisant le thème classique de l'alliance des classes populaires, ouvriers de la grande industrie, petits artisans urbains, paysans exploités, tous réunis contre les « parasites » qui seuls profitent des richesses offertes par la nature.

C'est à vous, seuls, que je m'adresse, travailleurs, qui, du matin au soir, dans la mine ou dans l'atelier,

1. Henri Beaulieu, « Aux travailleurs », *La Nouvelle Humanité. Arts, nature, littérature*, an I, n° 2, septembre 1895 et n° 3, octobre 1895 (extraits).

dans l'usine ou dans la fabrique, luttez pour le pain quotidien qui doit vous nourrir vous et votre famille ; pain souvent, trop souvent, à peine suffisant pour subvenir à vos premiers besoins.

Le retour à l'état naturel, tel que nous le démontre si bien Gravelle, est en effet un des meilleurs moyens pratique qui présente quelques chances de succès pour sortir de l'état social actuel.

En effet, ici, point de ces longs discours à phrases que l'ouvrier ne peut comprendre, point de futures organisations comme le prêchent les théoriciens de certains partis – qui dit organisation dit autorité, et où il y a autorité il y a nécessairement esclavage et misère.

Dans l'État naturel point d'organisation, les peuples souverains maîtres et possesseurs de la Nature entière, de la Nature qui appartient à tout le monde, et dont les possesseurs actuels du sol se sont emparés, de par la Force et la Domination, au détriment de prolétaires qui s'étiolent et meurent dans cette nature immense, sans jamais avoir joui des produits qu'elle contient.

Je vous le demande travailleurs de toute sorte :

À vous ! Mineurs qui pendant quinze ou dix-huit heures par jour, fouillez les entrailles de la terre à plusieurs centaines de mètres au dessous du sol, pour extraire un charbon qui sert à l'industrie et dont [sic] plusieurs milliers de vos semblables ne peuvent consommer, faute de ressources suffisantes ; vous qui ne jouissez jamais des rayons du soleil auxquels vous avez droit, vous qui, par votre travail, enrichissez de nombreux actionnaires qui touchent des dividendes

énormes quand vous gagnez à peine 3 ou 4 francs par jour pour vous et votre famille.

À vous ! maçons, serruriers, menuisiers, charpentiers, etc., etc., qui par votre travail et vos forces réunis, construisez des hôtels splendides, des châteaux et des maisons de rapports aux bourgeois et aux propriétaires ; quand vous pourrissez dans d'immondes taudis où l'air et le soleil ne pénètrent qu'avec peine.

À vous ! paysans, qui courbés depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sur la terre, vous vous efforcez de lui faire produire plus qu'elle ne peut ; l'État vous crible d'impôts, vos produits ont de la peine à se vendre sur les marchés, contre la concurrence des produits étrangers, et, pourtant, vous ne prélevez de vos récoltes que le moins possible pour votre usage personnel.

À vous ! employés de toutes catégories, qui, par vos capacités et votre labeur continu, contribuez au bien être et à la richesse de la société et d'un grand nombre de parasites.

À vous tous, producteurs, je vous le demande, quel bénéfice retirez-vous dans la société actuelle, lorsqu'après trente ou quarante ans d'un travail dur et pénible ; devenus vieux, incapables de continuer, la société vous rejette et vous dit : « Va, tu n'es plus bon à rien, tu ne peux plus produire pour enrichir ton patron, cherche ta pâture ailleurs, en mendiant ou en... volant, à ton choix ».

Elle ajoute aussi la société : « D'ailleurs tu dois avoir des rentes, si tu as été économe et rangé depuis 30 ans que tu travailles, en mettant tous les jours de

côté quelques sous, tu dois à l'heure actuelle pouvoir jouir d'un petit pécule ».

Je vous le demande, travailleurs, est-il possible à un ouvrier qui travaille comme un galérien – et sans être sûr, comme lui, du pain du lendemain – qu'il travaille donc à s'en rendre poussif, à en devenir fourbu, l'ouvrier ne peut se dire qu'il échappera à la misère et personne n'a le droit de lui reprocher de n'avoir pu s'y soustraire.

Le salaire est trop peu en rapport avec les besoins de la vie pour que l'ouvrier puisse faire des économies quelles que soient les privations qu'il s'impose, il aura beau s'être contenté de peu, avoir compromis sa santé, celle de ceux qui l'entourent, cela n'empêchera pas les quelques économies, s'il en possède, de disparaître en un clin d'œil, soit que le travail – ce qui arrive continuellement – vienne à manquer ; soit qu'il arrive un enfant de plus à la maison, soit que la maladie empoigne le père ou la mère ou l'un ou l'autre des enfants.

Voilà donc le sort qui vous attend tous. D'un côté la lutte continuelle pour la vie, pour ne pas crever la faim, et vous êtes comme cela plusieurs millions – avec la perspective à 60 ans si vous ne possédez plus de famille pour vous recueillir et vous donner un morceau de pain – avec la perspective dis-je, de mendier dans les rues, de tendre la main, vous qui par votre intelligence et votre travail, avez contribué à bâtir la fortune de vos semblables ; à moins, si la mendicité ne vous sourit, que vous ne préféreriez en finir avec la vie, en vous jetant à l'eau, après quoi l'on vous étendra sur une dalle de la

morgue, et si votre corps n'est pas réclamé, la médecine se l'adjugera pour ses magnifiques expériences. Ce qui prouve encore, que vivant ou mort vous ne vous appartenez pas.

D'un autre côté, quelques milliers de parasites, d'exploiteurs, de capitalistes, de financiers véreux, de bourgeois ; en un mot voleurs de haute pègre, jouissant, eux, de la nature. [...]

Voilà travailleurs, votre vie dans la société actuelle. Bien au contraire est celle que vous trouverez dans le retour à l'état Naturel. Vous ne serez plus astreints à d'autres labeurs que celui qu'il vous fera plaisir de faire pour votre usage et votre satisfaction personnelle, plus de ces travaux fatigants et répugnants qui font de vous des hommes machines courbés journellement et pendant des années sur le même travail ; vous trouverez dans la grande Nature tout ce que vous pouvez désirer, vous jouirez enfin à votre tour des richesses immenses qu'elle renferme. Votre nourriture vous sera abondamment fournie ; à votre tour, vous goûterez à toutes ces belles pièces de volailles et ces primeurs magnifiques que vos yeux admirent à tous les luxueux établissements ; mais que vous ne pouvez vous offrir.

Ce n'est pas pour vous dans la société actuelle tous ces produits de la nature. À vos exploiters, à ceux qui vivent de vous ces magnifiques pièces de volailles et de gibier, à eux les fruits les plus beaux, les plus mûrs et les plus sains [...].

À vous, Travailleurs, le bœuf ou plutôt la vache, et encore les morceaux de troisième qualité, à vous le

cheval ; à vous les légumes avariés et les pommes de terre ; à vous les fruits gâtés et pourris ; à vous l'ignoble piquette rougie par les produits chimiques, l'alcool qui vous ronge l'estomac.

LA SCIENCE C'EST LE MAL

La fin du XIX^e siècle est traversée, en France comme en Europe, par une profonde ambivalence à l'égard de la « science », pilier pourtant abondamment célébré du nouveau régime républicain, mais aussi enjeu de doutes et d'interrogations croissants dans la société. Si la critique émane parfois de certaines franges traditionnalistes et catholiques soucieuses de maintenir l'ancienne société et ses hiérarchies contre la société libérale en cours de déchristianisation, il existe aussi une critique émancipatrice de l'emprise croissante de la science, perçue très tôt comme une nouvelle religion qui oppresse et détruit. Dans de nombreux textes comme celui-ci, rédigé par Émile Bisson, un naturien peu connu mais présent dès le début du mouvement¹, il s'agit d'abord de contester les promesses utopiques du développement scientifique, de dénoncer la vanité et les prétentions des savants, en révélant les effets profondément ambivalents et potentiellement dévastateurs de leurs découvertes, qu'il s'agisse de la chimie qui contamine le monde ou des inventions mécaniques utilisées d'abord pour accroître les profits et la spéculation financière.

1. Émile Bisson, « La science c'est le mal », *L'État naturel. Et la part du prolétaire dans la civilisation*, n° 3, juillet-août 1897.

Les badauds qui ont l'habitude de s'extasier devant toutes les transformations de la vie moderne, qu'ils appellent pompeusement : « le Progrès », devant toutes les innovations qui ne font, en réalité, que rendre la vie plus fiévreuse, plus active, plus superficielle, nous pardonneront de jeter un peu d'eau froide sur leur enthousiasme.

Tout d'abord, nous relèverons cette observation, que presque tous les admirateurs du progrès sont précisément ceux qui ont le plus à en souffrir. Tandis que des vieillards qui ont accumulé toutes les connaissances humaines, qui plient sous le poids de la science, vous déclarent à la fin de leur carrière qu'après tout la science est bien vaine, que l'homme ne sait encore rien, que malgré tout ce monceau de découvertes le bazar scientifique est parfaitement inutile au bonheur de l'humanité, que la question des origines est toujours enveloppée d'aussi épaisses ténèbres, que toutes les questions qui intéressent les hommes, soit sur la famille, la religion, la patrie, l'organisation sociale, etc., sont toujours au point où elles étaient il y a six mille ans, vous voyez de pauvres diables qui peinent toute une journée dans une raffinerie ou dans une verrerie pour gagner 2 fr. 50 ou 3 fr. par jour, vanter le progrès scientifique et surtout l'amélioration du sort de l'ouvrier depuis la Révolution.

Quelle amère ironie !

Et pourtant cet ouvrier, qui reste tout le jour devant les fours par une température de 40 à 60 degrés, qui l'a anémié, qui l'a mis dans cet état déplorable ?

La Science !

Qui a apporté l'usage des toxiques, que l'on ne trouve dans la nature qu'à l'état neutre, c'est-à-dire à l'état de corps simple ?

La Science !

Qui a apporté l'usage de la céruse, du phosphore qui donne la nécrose, des acides nombreux, et de tant d'autres choses qui chaque année font une si effroyable consommation d'humains ?

La Science !

Qui a embrigadé l'homme pour le faire descendre dans les mines où il ne reçoit ni lumière, ni air respirable ?

La Science !

Qui a apporté l'usage de la lumière artificielle qui atrophie la vue ?

La Science !

Qui a construit ces lourds vaisseaux chargés d'hommes qui si souvent s'abîment sous les flots et dont les victimes ne peuvent plus se compter ?

La Science !

Au lieu d'accuser faussement la nature, qui nulle part cependant ne nous oblige à braver les éléments, pourquoi l'homme devant ces grandes catastrophes, ne songe-t-il pas à en accuser son imprudence, c'est-à-dire :

La Science !

Et les chemins de fer ?

C'est l'invention qui a peut-être fait le plus de mal à l'humanité, et, au lieu de lui apporter ce qu'il était

en droit d'en attendre, l'ouvrier, au contraire, n'a vu que s'accroître sa misère et son esclavage, les chemins de fer ayant surtout favorisé la spéculation, l'agiotage et particulièrement la concurrence. C'est donc encore un méfait de la science ! Nous ne parlerons que pour mémoire des milliers de victimes écrasées chaque année.

Les partisans quand même du progrès font grand tapage quand leur science a découvert quelque remède à nos maux ; mais ils s'abstiennent de nous dire que c'est cette même science qui nous a apporté nos maladies, puisque dans l'état primitif la maladie y est pour ainsi dire inconnue.

Au point de vue moral, je ne vois pas que la science nous soit très profitable ! au contraire : en pénétrant l'individu de son rationalisme outrancier, elle a incontestablement tué chez lui tout idéal. Ce n'est peut-être pas une chance.

APPEL : PROJET DE COLONIE NATURENNE EN FRANCE

Les naturiens cherchent assez vite à concrétiser et à réaliser leurs idéaux. Si certains essayent de réaliser individuellement le retour à la nature en allant vivre dans les bois, la plupart privilégient les expériences collectives de « milieux libres ». Dès le début du mouvement en 1895, Gravelle envisage la création d'une colonie naturienne et adresse une circulaire en ce sens à des communes du Sud de la France pour obtenir un terrain « qui permettrait de faire l'étude de l'état naturel ». Quelques propositions sans lendemain sont faites. Mais c'est surtout dans le quatrième numéro de L'État naturel, en février 1898, que Gravelle lance un nouvel « appel » pour un projet de colonie naturienne en France¹. Dans ce texte il explicite les objectifs du mouvement et cherche à convaincre de sa faisabilité en présentant à la fois un calendrier et un budget afin de répondre aux accusations d'utopie. Mais il faut pourtant attendre 1902 pour que le projet prenne réellement forme avec la création du milieu libre de Vaux, dans l'Aisne.

1. Émile Gravelle, « Appel : projet de colonie naturienne en France », *L'État naturel. Et la part du prolétaire dans la civilisation*, n° 3, février 1898.

En mettant en pratique la théorie du retour à la Nature, notre intention n'est pas de tracer un système d'existence, ni de créer la « Cité Future » ; nous voulons simplement démontrer que « la Terre à l'état naturel » peut donner en abondance à l'homme tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins matériels :

« Que pour l'alimentation, elle donne des produits animaux et végétaux plus sainement constitués, plus normalement développés que ceux de l'élevage et de la culture artificiels.

Pour abri naturel, elle donne la caverne, à température constante, condition hygiénique qui lui est particulière. Pour l'édification artificielle de l'abri, elle fournit : la pierre, le bois et le sable.

Pour le vêtement : les peaux d'animaux, les laines et le lin pour la confection du linge ».

Ayant à sa disposition ces divers éléments, l'homme peut, selon ses goûts, sa fantaisie et par son ingéniosité, les préparer à son usage, par tels procédés qu'il lui plaît.

Il nous faudrait donc, pour faire cette expérimentation, un terrain boisé, de préférence sur roches et pourvu d'eau. Selon sa nature, sa topographie et son exposition, nous y propagerions les arbres et arbustes fruitiers qui pourraient s'y développer, et une fois pour toutes nous l'ensemencerions des plantes originaires auxquelles il conviendrait.

Ce terrain, enclos par nos soins, serait repeuplé d'autant d'animaux : gros et petit bétail, gibier, volailles diverses, etc. qu'il en pourrait nourrir. Des abris artificiels seraient construits à leur usage, en attendant

que ces animaux, ayant repris leurs allures naturelles, s'en soient constitués eux-mêmes selon leur instinct. L'accès leur en serait laissé libre, afin qu'ils puissent y pénétrer et en sortir à leur gré.

Notre intention est de nous adonner aussi à l'apiculture sur grande échelle, afin de nous pourvoir, abondamment et sans frais, d'un précieux produit naturel. Si l'eau dont nous disposons nous en facilite le moyen, nous donnerons à la pisciculture toute l'extension possible (reproduction de poissons, écrevisses, etc.).

Dans la partie de terrain consacrée à l'élevage (et ce sera nécessairement la plus vaste), les animaux trouveront toutes les plantes fourragères et mêmes légumineuses originaires, qu'il conviendra d'y faire croître, afin qu'ils puissent s'alimenter des végétaux de leurs choix.

Enfin, sur une partie moindre, mais la mieux exposée, nous établirons notre région d'habitation (enclose également), nous réservant d'édifier nous-mêmes nos abris avec les matériaux pris sur place : constructions massives ou légères, maisons ou chalets, au gré de chacun ; et nous ne négligerons rien pour agrémenter notre séjour, le rendre pittoresque et attrayant, en y amassant bosquets et buissons fleuris, frondaisons, parterres, etc.

Nous ferons nos vêtements des éléments à notre disposition : le lin et la laine, filés, tricotés ou tissés ; les peaux mégissées ou tannées. Rien ne s'opposera à ce

que nous soyons confortablement vêtus, tout en faisant la part de l'originalité et du goût.

L'existence matérielle ainsi parfaitement assurée, chacun sera à même d'exercer ses facultés intellectuelles et d'agrémenter sa vie selon ses aspirations personnelles et ses aptitudes.

Pour réaliser cette situation, il nous faut un champ d'opération. Notre expérience présente cet avantage qu'elle peut avoir lieu dans une région montagneuse quelconque, sur un endroit irrégulier comme sol, très accidenté même et le plus possible en friche.

Dans ces conditions, la valeur foncière du terrain est minime, et vu la baisse actuelle des prix, il serait facile d'en acquérir un assez grand espace à très bon compte.

Une somme de 12 000 francs suffirait donc pour entreprendre une première démonstration faite par 10 personnes (5 hommes et 5 femmes).

2 000 francs pour l'acquisition du terrain ;

4 000 francs pour l'achat d'animaux destinés à repeupler l'endroit ;

6 000 francs pour les frais d'installation et besoins journaliers, en attendant les résultats.

En commençant l'expérience au printemps, la colonie bénéficierait déjà en novembre de produits animaux (veaux, agneaux, poussins divers), ce qui permettrait de disposer de sujets producteurs.

Nous avons prévu les efforts que nous devons donner, mais ils ne sont pas au-dessus de nos moyens et nous aurons, du reste, la collaboration puissante

de la terre. Nous nous attacherons immédiatement à la reconstitution du sol d'humus naturel, à faciliter et activer partout la végétation, afin d'assurer l'alimentation des animaux et la nôtre. Des abris sommaires seront établis rapidement pour eux et pour nous ; et c'est alors, qu'ayant paré au plus urgent, nous pourrions entreprendre avant l'hiver, l'édification et l'aménagement de demeures plus confortables.

Pour débiter promptement et valider bientôt notre théorie, nous ne formerons qu'une colonie de dix personnes. Comme nous tablons sur le chiffre de 12 500 mètres carrés productifs par individu (part moyenne attribuée dans tous les pays civilisés), il nous faudrait donc 12 500 mètres carrés (12 hectares 1/2) ;

La production de cet espace devant dépasser la somme de nos besoins, le surplus nous permettra de rembourser en produits naturels, et au prorata de la somme versée, les partisans qui nous auront aidés de leur cotisation.

Ceux d'entr'eux, hommes et femmes, qui disposeraient d'une somme de mille francs et seraient désireux de participer personnellement à l'expérience, sont priés de se faire inscrire au plus tôt. Leur coopération permettrait d'accéder [*sic*] la mise en pratique du projet.

LES NATURIENS

RÉVOLUTION

Émile Gravelle et les auteurs naturiens sont en débat permanent avec les autres branches socialistes de la fin du XIX^e siècle. Tandis que les communistes, les socio-démocrates et la majorité des anarchistes militent pour une réappropriation des progrès des sciences et des techniques grâce à des réformes et des révolutions permettant de transformer l'organisation du pouvoir, les naturiens invitent plutôt, comme dans ce texte¹, leurs contemporains à changer au préalable les bases matérielles de l'existence en renonçant à « l'artificiel superflu ». Alors que les révolutions successives de 1789, 1830, 1848 et 1871 ont conduit à un certain désenchantement dans les franges les plus radicales de la gauche, la prise du pouvoir par les armes apparaît de plus en plus comme une illusion qui ne fait que reproduire l'exploitation en changeant le nom des exploités. Cette désillusion à l'égard des effets des expériences révolutionnaires du XIX^e siècle, et de leur capacité à changer la vie, est un facteur essentiel à l'origine de la critique naturienne de la « civilisation ».

En Espagne, en Italie, le peuple s'est soulevé. Révolution, dit-on ! Eh bien ! non, ce n'est pas là la

1. Émile Gravelle, « Révolution », *Le Naturien*, 1^{er} juin 1898, n° 4.

révolution ; pas plus que les insurrections en France de la commune en 71, de 48 et de 1830. La formidable révolte de 1789 à 1793 n'a été elle-même qu'un bouleversement stérile, n'ayant eu en aucun sens le caractère d'une révolution.

D'abord, comment les peuples civilisés peuvent-ils prétendre faire la révolution puisqu'ils ignorent les véritables origines de leurs maux ? Ils s'en prennent aux hommes tandis que c'est le système matériel d'existence qui est féroce. Des révoltes, certes ils en ont eues et en auront encore, puisque l'état dit civilisé comporte inévitablement le labeur et la misère pour la grande masse des producteurs de l'« Artificiel » dont veut user une catégorie, non productrice, s'intitulant elle-même « classe dirigeante ».

On ne sait encore quel sort est réservé aux insurrections italiennes et espagnoles produites par la famine. Voilà où les siècles de « Civilisation » ont amené la population de deux pays, qui, à l'état naturel, étaient des Edens d'abondance et de beauté.

L'insurrection française de 71 a été réprimée on sait comment ; n'ayant pas abouti, il n'y a pas lieu de la discuter. Mais celles de 48, de 1830, où le peuple a été vainqueur, ont-elles changé en rien la situation économique des prolétaires ; celle de 89, la Grande, qui semblait avoir bouleversé complètement l'état social, a-t-elle amélioré le sort des Petits ? Aucunement, puisqu'aussitôt la Civilisation rétablit son joug ; puisque l'ouvrier, comme par le passé, travailla pour le patron ; puisqu'il y eut toujours des laquais et des maîtres, des

directeurs et des commis. La seule transformation opérée à cette époque fut que patron, maître ou directeur, au lieu d'être intitulés Monseigneur et Mon Sieur, furent appelés Citoyens ! Voilà tout le résultat d'une révolte en pays civilisé.

Et l'on pourra perpétuellement décapiter des rois, déposer des empereurs, éventrer des présidents de république, la situation restera la même tant qu'il y aura des mines, des usines et des chantiers. Tant que l'Artificiel établi pendant les siècles d'esclavage sera considéré comme base de système de vie, il y aura exploitation de l'homme par l'homme, il y aura spoliation, sans parler de la dégradation toujours continue et aggravée de la Nature.

Et les systèmes collectivistes-autoritaires ou communistes-libertaires n'y feront rien. Ils n'empêcheront pas la mine d'être nuisible à l'état du sol qui le surplombe ; ils ne pourront supprimer l'écoulement des terres déterminé par le labour ; ils ne pourront s'opposer à l'évaporation rapide des terrains humectés par les pluies, s'ils sont exposés au plein ciel par le déboisement ; ni le collectivisme, ni le communisme n'atténueront l'effet pernicieux du travail nocturne, ce travail ne consisterait-il qu'à presser sur un bouton, le fameux bouton des « Scientifiques », succédant aujourd'hui à la baguette des fées et la lampe d'Aladin.

L'écueil à une révolution efficace, c'est que les plus farouches révolutionnaires, ignorant la Nature, sont les plus fervents soutiens de la version religieuse « la Terre, vallée de misère » et de la fable du « péché originel » ;

aussi se raccrochent-ils éperdument aux conquêtes de la Science.

Ah ! les conquêtes de la Science sur la Nature, parlons-en un peu ! Nous avons en premier lieu, la Culture, la plus ancienne conquête ; nous avons ensuite l'Édification et le Tissage ; puis la Mine, la Voirie, la Traction et la Navigation, ces deux dernières devenues sciences de locomotion rapide par l'emploi de la Métallurgie et de la Vapeur. Nous avons encore l'Optique et l'Acoustique et conquêtes suprêmes : la Chirurgie et l'Orthopédie.

Examinons.

La première conquête, la Culture, a nécessité l'abattage des arbres protecteurs du sol et a déterminé l'écoulement des terres ; l'Édification nous a doté de logis où règne inévitablement le courant d'air, inconnu dans les habitations primitives, et résultant du tirage entre les baies (portes, fenêtres) et les cheminées faisant appel ; le Tissage nous a gratifié d'étoffes et de draps moins imperméables, moins légers et moins chauds que n'importe quelle peau d'animal ; la Mine dérègle totalement l'état économique et les qualités végétatives des terrains où elle est pratiquée ; la Voirie a déterminé la poussière et la boue par la mise à nu du sol, et la couche de pavés ou de bitume dont sont recouverts chemins, routes ou boulevards ne supprime point pour cela l'éternelle fermentation de la Terre, et cette fermentation ne pouvant alors se manifester en végétation, se manifeste en miasmes morbides. La Traction et la Navigation exportent au loin les produits

naturels d'un pays et importent en celui-ci les produits des contrées lointaines, ce qui nécessite l'opération de la conserve pour les matières ainsi promenées ; l'on sait que la conserve a pour effet d'altérer la fraîcheur et la saveur de toute chose, de sorte que cet échange a pour résultat de ne livrer à la consommation que des produits privés de leur principe vital.

Nous nous répéterions en citant les accidents et maladies déterminées par les moyens d'opérer ces « conquêtes », mais l'on peut concéder aux Civilisés que la Chirurgie et l'Orthopédie viennent en ce cas au secours des « bénéficiaires » du Progrès.

Il serait plus simple à notre avis d'éviter les catastrophes en adoptant purement et simplement un système d'existence où les causes de perturbation seraient inconnues ; la nature nous offre une vie heureuse, large et facile où sont ignorées la Famine et la Maladie, ces deux gilles¹ de la Civilisation.

À ceux qui parleront de révolution tout en déclarant vouloir conserver l'Artificiel superflu, nous dirons ceci : vous êtes conservateurs d'éléments de servitude, vous serez donc toujours esclaves ; vous pensez vous emparer de la production matérielle pour vous l'approprier, eh bien ! cette production matérielle qui fait la force de vos oppresseurs est bien garantie contre vos convoitises ; tant qu'elle existera, vos révoltes seront réprimées et vos ruées seront autant de sacrifices inutiles.

1. Gille est un ancien personnage burlesque, devenu archétype du niais ou de l'idiot. Cet emploi de Gravelle revient en quelque sorte à personnifier « la Famine et la Maladie » [Nde].

LA CONCEPTION LIBERTAIRE NATURIENNE

Dans ce texte rédigé après le départ de Gravelle hors de Paris et la reconstitution du mouvement, Beylie et Zisly proposent un exposé de la doctrine naturienne et de ses principaux aspects¹. La prose très didactique et la publication confidentielle – chez l’auteur – de cette petite brochure, destinée à circuler dans les réunions naturiennes, sont très caractéristiques du mouvement. Les auteurs énoncent leurs convictions, ils se disent profondément « écœurés, fatigués, énervés de la vie Artificielle » et répondent à leurs « adversaires » et aux critiques pour tenter de lever les incompréhensions qui accompagnent les débuts du naturianisme et relancer le mouvement après plusieurs années troublées.

Déclaration

À ceux qui souffrent de la vie actuelle, quelle que soit leur situation sociale, nous disons :

Nous sommes profondément las, écœurés, fatigués, énervés de la vie Artificielle, par conséquent anti-naturelle que nous vivons et nous voulons en hâte revenir à un régime meilleur et anti-civilisateur, à l'État

1. Henri Beylie et Henri Zisly, *La conception libertaire naturienne. Exposé du naturisme*, chez l’auteur (HZ), 1901 (extraits).

naturel, nos poumons en ont assez de respirer un air malsain, insalubre, nos cerveaux vidés, d'où toute pensée belle et généreuse est exclue, se décomposent de plus en plus ; bref, la vie dans la Civilisation poussée à outrance c'est le Néant, l'existence dans un état naturel, c'est le Beau, l'Art et l'Harmonie, c'est l'extension de l'être humain avec le fonctionnement régulier de toutes les facultés de l'individu. Si la civilisation fait tant de victimes, c'est que nous sommes toujours éloignés de la nature, au lieu de nous en rapprocher de plus en plus : et nous, conscients, nous rêvons un jour à la Nouvelle Humanité, belle, jeune, bien portante, saine et active où la libre expansion de la pensée pourra s'établir enfin, et ce jour-là, l'aurore sociale nouvelle poindra merveilleusement à l'horizon.

Nous sommes avant tout des révolutionnaires, et nous ne recherchons pas d'autre profit que le bonheur de l'individu, notre propagande n'est pas celle du bourgeois repu désirant la vie de la campagne, c'est une théorie essentiellement libertaire, où tous les moyens de propagande sont par nous acceptés. Nous combattons au grand jour toutes les institutions établies par la société qui nous régit, nous voulons en détruire les rouages, ne laissant pas une pierre debout. Nous avons voué une haine à tout ce qui fait la souffrance de l'homme, à tout ce qui lui enlève une parcelle de sa liberté : Armée, police, magistrature, clergé, famille, patrie, gouvernement sont pour nous des utopies que nous voulons détruire. Nous y ajoutons la Science, le progrès, nouvelle religion, qui remplacera pour les

peuples le Paradis de l'au-delà ; nous entendons par progrès et science, tout ce qui les entoure d'un luxe factice, d'un machinisme nuisible à sa santé, à son bonheur et qui détruit la vie naturelle.

Certains diront, c'est impossible ! Nous répondons : cette conception nous semble la meilleure, nous combattons pour sa prompte réalisation et si le résultat est mesquin – mais il ne peut l'être – nous chercherons un autre système jusqu'à ce que l'univers jouisse de la *Vraie Nature*.

Ce que nous voulons démontrer

C'est que nous sommes les produits de la Nature, réunion d'éléments, et qu'il est présomptueusement enfantin de parler de lutte contre la créatrice.

Que de déclarer que la Nature, force aveugle, nous ait créés assez intelligents pour la réformer, c'est dépasser les limites accordées à l'incohérence.

Que la Terre doit pourvoir en abondance et dans les conditions les plus favorables à la satisfaction des trois besoins impérieux : Alimentation, Abri et vêtements. Que par cela même l'indépendance de l'humanité est déjà toute établie ; que l'homme indépendant matériellement, l'est aussi intellectuellement, ce qui lui permet de donner toute expansion aux aptitudes d'art qu'il a en lui.

Et comme il est doué d'un système sensitif, la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le tact, qui le guide à travers les sensations agréables ou désagréables, il est à croire qu'il s'adonnera de préférence aux choses de l'art

ou d'agrément – où tout est joie – et qu'il négligera quelque peu la grande industrie, vu le contact des éléments chimiques hostiles à l'organisme humain.

Voilà le fond de la théorie Naturienne-Libertaire. C'est moins compliqué que le machinisme mirifique (à l'état de rêve, hélas !) et c'est plus promptement réalisable.

Formation de la terre végétale

Parmi les erreurs les plus grossières établies au sujet de la Nature, il faut compter celle qui tend à démontrer que la culture a amélioré les conditions et qu'avant la pratique de cette science, les hommes et les animaux n'avaient à leur disposition que de chétifs végétaux. Or, il suffit de lire quelques ouvrages traitant de la formation de l'humus naturel, ou de se rendre compte soi-même, pour reconnaître que la couche de terre propre à la végétation a été formée par les premiers végétaux géants qui ont paru sur le Globe. Ces végétaux laissaient tous les ans tomber leur feuillage, qui, se décomposant, formait un terreau qui donnait naissance à d'autres végétaux géants, mais qui se développèrent avec un rudiment de tronc garni de tiges feuillues. Celles-ci firent place aux arbres tels que nous les connaissons, et ces arbres continuèrent la fonction de leurs devanciers et périodiquement, leurs feuilles en tombant sur le sol, augmentaient la couche de terreau ou humus qui donna naissance à la petite végétation à feuille, à racines et à graines comestibles pour les hommes et les animaux.

On peut penser la richesse de cette couche de matière formée par des millions d'années, et comme les racines s'entremêlaient formant feutre, ce feutre maintenant la terre nourricière, et les pluies, les orages et la fonte des neiges pouvaient couler sur le sol sans en emporter une parcelle.

Or, voyons aujourd'hui les actes de vandalisme causés par nos agriculteurs enrichis, et nos chimistes patentés. Le sol, remué par les charrues, enlève le réseau des racines et déchire ce feutre protecteur, la terre mise à nu, exposée à l'action dissolvante et liquéfiante du vent et de l'eau, et comme tous les terrains sont en pente, la terre délayée par les pluies s'est écoulée à la rivière, au fleuve et de là à la mer. Depuis 3 000 ans et plus, la culture est ainsi pratiquée en Europe, le terrain naturellement fertile formé par les forêts a disparu et nous sommes arrivés à la croûte dure de la terre, et il est évident qu'une graine jetée et abandonnée sans soins sur ce terrain ne donne plus qu'un maigre produit, mais faute en est aux charlatans, aux savants et aux hommes civilisés.

Déboisement, ses ravages et ses conséquences

L'homme n'est point encore satisfait, il dévaste la forêt, creuse des fossés, rompt les digues d'étangs, ouvre les lacs, forme des routes, des villages et des cités. L'eau emporte la graisse de la terre et n'a rien fécondé.

Elle produit des inondations par son afflux brusque, et sitôt l'été venu, sources et puits tariront. L'hiver, inondation, l'été, sécheresse mortelle : l'homme est

satisfait. Encore quelques siècles de ce régime, et la terre, lavée, ravinée, desséchée, infertile, sera bientôt impuissante à nourrir ses habitants. La nature sera bien vengée !

La première conséquence de la culture fut le sentiment de la propriété du sol. L'homme s'attribua un champ et crut travailler à son bonheur. En butte aux désirs des autres, la guerre date de là. Les hommes affaiblis par accident ou déjà dégradés par une vie contre nature, se laissèrent commander par d'autres, plus mâles, plus rusés. La nature les avait faits libres, ils l'oublièrent. Les puissants, maîtres de tous les moyens, inventèrent les Religions, puis l'instruction officielle, qui devaient asservir l'individu. Les guerres devinrent permanentes. Des brigands patentés sous les termes de médecins, savants, inventèrent les sciences dont le but est de dénaturer tout ce qui est naturel, et qui se firent nourrir par les autres. Ils tirèrent de la Nature, des produits et des engins monstrueux qui permirent de s'exterminer, de se tuer à distance, de falsifier les aliments et d'empoisonner l'air et les eaux.

Tous ces savants ignares, qui ignorent tout de la Nature devinrent les alliés des puissants. On fit des lois qui tuèrent l'initiative individuelle et la liberté.

Et si dans la foule un homme se lève qui propose le retour aux lois simples et naturelles, on le traite de révolutionnaire, d'anarchiste et on lui montre la guillotine, apothéose de la société pourrie, symbole de la Science.

[...]

Progrès intellectuel

Nos adversaires ont toujours eu la singulière manie de croire que nous abolissions tout progrès intellectuel et voulions vivre à l'état de bête. Or, jamais dans nos écrits nous n'avons dit que nous abandonnions la culture du cerveau. Nous ne voyons pas que respirer l'air pur, manger tous les jours à sa faim, se vêtir de chaudes fourrures faites des dépouilles animales et habiter nos cabane enguirlandées, empêchent les hommes d'être intelligents, de penser et d'agir, aussi bien, et même plus facilement qu'à présent, et que pour être musicien, poète, modeleur, etc. il faille vivre dans nos cités, dans des habitations malpropres, absorber des aliments frelatés, et travailler toute une vie pour l'engraissement de parasites. Le progrès intellectuel peut parfaitement grandir au sein de la Nature, la faculté d'exercer la force et l'adresse, de chanter, déclamer, peindre, modeler, se rencontrer chez tous, on verrait chacun se livrer librement et avec amour à son désir le plus cher, sous l'impulsion résultant de la bonne constitution physique.

Il nous est malheureusement impossible, ici, dans cette petite brochure, de développer, chaque chapitre dans son entier, il nous faudrait pour cela un volume de 300 pages, que nos faibles ressources ne nous permettent pas de tenter, nous ne disposons d'aucun crédit comme certains anarchistes de salons, ou de fonds colossaux, comme les socialistes étatistes, qui étalent des mensonges que les peuples avachis avalent sans sourciller.

Machinisme

C'est ici le grand dada, l'obstacle où nos adversaires s'agitent avec le plus de force. Si nous sommes d'accord sur bien des points avec les anarchistes, le dieu machine trouve en nous des adversaires féroces. Nous déclarons bien haut que le machinisme ne donnera pas à l'homme le bonheur. Ne le pensant pas, nous croyons notre conception plus en harmonie, plus vraie, plus en rapport avec les besoins de l'individu. Les puristes scientifiques basent toutes leurs théories sur le *sentiment*. On fera tout par plaisir, pour le bien-être de l'humanité (?) Je ne vois pas beaucoup, par plaisir, des individus faisant les sales métiers, répugnants, dangereux, ennuyeux, et nul doute qu'on ne choisisse les plus agréables. Les appareils merveilleux me semblent encore du rêve et quoi qu'il en soit, il faudra toujours des individus qui, ne fût-ce qu'une heure, devront mettre la main à ces travaux malsains. *Chacun pour soi*, et comme je pense que tout le monde recherchera les sensations les plus agréables, j'en conclus que forcément on abandonnera les travaux de machinisme gigantesque tels que : chemins de fer, navires, chaudières, charpentes en fer et voitures de locomotion rapide. C'est l'erreur de beaucoup de compagnons très sincères, qui n'ont vu dans ce machinisme sauveur, que la réalisation des jouissances qu'ils ne peuvent posséder actuellement.

Et puis je ne vois aucune beauté dans ce machinisme perfectionné qui, s'il continue, peuplera la terre d'estropiés et de capilotades journalières. J'aime mieux la belle nourricière, et n'ayant qu'une faible confiance

dans cette nouvelle religion électrique, en cas de non-succès, pour éviter de retomber aux bras de sauveurs parasites, je préfère la vie naturelle, simple il est vrai, sans luxe et sans besoins factices de la vraie Liberté après laquelle nous aspirons tous, et je la vois dans la Nature.

Nous n'empêchons personne de faire de la machine à outrance, nous sommes avant tout libertaires, mais nous ne voulons aider personne dans cette œuvre, chacun suivant sa fantaisie, son désir, laissez-nous vivre naturellement, et nous ne doutons pas que bientôt devant nos résultats acquis, vous n'abandonniez vos engins destructeurs, pour venir grossir le bataillon des libertaires naturiens. [...]

Pas de retour à l'état primitif

On nous dit : « Vous voulez retourner à l'État primitif ? » Qui de nous a dit cela ? Il est impossible de retourner à l'État primitif. Ce que nous voulons, c'est être libres, observer les lois naturelles, si méconnues jusqu'à ce jour. Nous ne pouvons rejeter de notre cerveau ce qui y est accumulé, par conséquent, nous refaisons l'État Naturel avec tout notre intellect actuel et nos connaissances acquises. Ce n'est pas retourner en arrière, c'est au contraire aller de l'avant, évolution constante, nous sommes la pointe d'avant-garde. Donc nous le répétons : pas de retour à l'état primitif, mais à l'état naturel simplement.

CIVILISATION ET NATURIANISME

Aug. Troussel est une figure inconnue du mouvement naturien dont nous n'avons pas retrouvé la trace biographique. Mais peut-être s'agit-il d'un pseudonyme ? Il a pourtant publié en 1905 l'un des ouvrages les plus importants et développés sur le naturianisme. Dans la conclusion du livre que nous reproduisons ici¹, il présente la doctrine naturienne, la discute et réfléchit à ses implications et ses possibles, en militant pour la simplicité volontaire présentée ici comme le cœur du projet naturien.

L'homme est un être imperfectible ; la morale, l'éducation, la civilisation, ne lui donnent qu'une sagesse toute de surface ; la seule loi qu'il subit, à laquelle il revient malgré tout, est la loi unique qui régit tout dans la nature, c'est-à-dire la force.

Le résultat obtenu après des milliers d'années de civilisation [ne] consiste réellement qu'en toutes les charges qui accablent le civilisé, tous les soucis qu'entraîne chaque acte de sa vie : les luttes incessantes qu'il est obligé de soutenir contre ses concurrents, et même contre sa propre nature, pour maintenir au

1. Aug. Troussel, *Civilisation et naturianisme*, Paris, Dujarric et Cie, 1905, p. 172-179.

milieu de tant d'écueils une soi-disant amélioration de son sort, plus apparente que réelle, puisqu'il est obligé de travailler pour obtenir les choses élémentaires que la nature donne sans condition.

De plus, on constate ce fait, que toute civilisation, quelle qu'elle soit, a le grave défaut d'arriver invariablement à favoriser le fort et écraser le faible par la résurrection spontanée des privilèges ;

Que la vie naturelle est encore la plus juste et la plus équitable, mettant en pratique les principes de liberté et d'égalité que les humains réclament sans cesse. On est donc en droit de se demander si les humains étant restés à l'état primitif n'auraient pas pu trouver la même somme de bonheur avec des jouissances moins raffinées¹, quoique aussi intenses, mais surtout avec l'existence allégée de tous ces soucis, devoirs et responsabilités qui inondent d'amertumes les quelques bienfaits de la civilisation.

Pourquoi, au lieu de rechercher le bonheur au moyen d'un soi-disant progrès, ayant pour but d'augmenter les jouissances en nombre et en intensité, puisque en vertu du principe lui-même, qui est la recherche du toujours mieux, l'individu se montre toujours plus exigeant quels que soient le nombre et l'importance des satisfactions obtenues. Pourquoi ne

1. Il ne faut pas confondre bien-être avec bonheur. Le bonheur ne réside pas dans la somme de jouissance mais uniquement dans la satisfaction des désirs. Plus l'individu a de bien-être plus il est exigeant. C'est pourquoi ce qui causera une amère déception à tel privilégié suffirait à combler les vœux de tel déshérité ayant des goûts très modestes.

rechercherait-on pas le bonheur dans la simplicité des goûts rendant l'homme heureux par la facilité de contentement : procurant un bonheur moins idéal, mais plus réel, plus facile, sans mélange, et surtout plus solide, qui ne soit pas comme la récompense d'un labeur acharné, secondé par des aptitudes spéciales, mais bien au contraire accessible aux plus humbles, aux plus déshérités, procurant à tous les humains sans exception la satisfaction et la joie, là où l'ambition hallucinante ne leur donne que déception et amertume ?

Sans revenir brusquement à la vie primitive, il est possible dès maintenant de rendre la vie plus douce en la rendant plus simple : en faisant résider le bonheur dans la sécurité de satisfaction des trois besoins primordiaux que sont la nourriture, l'abri et l'amour ; en sachant se contenter avec une somme de satisfaction définie et ne pas gâter sa vie en voulant toujours plus et mieux ; en sachant discerner la limite qui sépare l'indispensable du superflu, et apprécier la joie de vivre à partir de cette somme de satisfaction. En s'appliquant le plus possible à vivre par soi-même ; en suivant dans la vie matérielle des principes de simplicité, dédaignant les raffinements qui asservissent l'homme en le rendant exigeant, maniaque, veule. En attendant toujours comme l'être primitif que l'organe manifeste un désir pour le satisfaire ; en se désaffectant graduellement de toutes ces satisfactions prétendues indispensables qui ne sont que la conséquence d'habitudes et même souvent qu'une simple question de mode.

En développant le plus possible sa force musculaire et en veillant sur sa santé avec un soin jaloux, car la supériorité physique est seule réelle et enviable, et l'on ne doit pas la compromettre dans une fonction malsaine sous prétexte que le progrès le veut ainsi. En refusant tous les excitants aussi bien au plaisir qu'au travail ; en évitant de se surmener, car dans l'ordre naturel l'être a toujours plus de force qu'il ne lui est nécessaire, ce qui lui permet de lutter avec avantage contre les à-coups des intempéries.

Dans le domaine intellectuel, en n'accablant pas la vie par la décevante recherche du toujours mieux, l'imperfectibilité de l'homme étant indéniable, ainsi que le néant de ces conceptions humanitaires qui à l'application retombent toujours à l'inéluctable loi du plus fort.

En faisant résider le progrès, non dans la nouveauté, ni les belles choses inutiles, mais avant tout dans la *sécurité et la vie matérielle pour tous* : dans tout système assurant à tous les humains, sans aucune exception, la satisfaction des trois besoins primordiaux que la nature donne sans condition à tous les êtres, car, à partir de ce point seulement, il peut y avoir progrès ; autrement il n'y a que recul sur l'état primitif, quel que soit le développement intellectuel réalisé.

En s'efforçant de hâter l'avènement d'une ère où nul ne soit privé de ce minimum au sein de l'abondance, car dans l'ordre naturel, l'abondance ou la disette ne peuvent régner qu'à l'état général.

En s'appliquant à ramener l'humanité vers le sentiment d'égalité absolue, estimant que s'il y a une répartition elle doit se faire en raison des besoins qui sont strictement les mêmes pour tous.

En considérant l'égalité matérielle comme le principe essentiel de toute réforme humanitaire, parce que, à l'état naturel les différences entre les humains étaient insignifiantes, et c'est la civilisation, qui, aux inégalités physiques est venue ajouter les inégalités intellectuelles augmentées des différences de condition, créant ainsi les inégalités si choquantes dont les uns tirent tant de vanité.

En soutenant toute proposition d'où qu'elle vienne ayant pour but de ramener l'humanité vers l'égalité primitive considérée comme modèle.

En s'opposant à toute proposition qui tendrait à élever un homme au-dessus des autres et surtout à lui accorder un avantage pécuniaire, car c'est ainsi que fatalement se créent les classes supérieures prépondérantes.

En s'appliquant à suivre le principe de liberté qui consiste non seulement à demander la liberté pour soi-même mais aussi à la donner aux autres, y compris les adversaires, ce qui pour les humains est très difficile à réaliser.

En s'abstenant toujours de porter un jugement sur la conduite d'autrui, au moins en ce qu'elle ne peut porter préjudice à personne, car à l'état naturel, nul être ne porte jamais aucun jugement sur la conduite de ses semblables, en ce qui ne le touche pas directement

et c'est là le meilleur moyen d'assurer le règne de la liberté.

De ces deux principes d'égalité et de liberté ainsi compris et appliqués résultera la fraternité, beaucoup plus facilement que par le système actuel de concurrence faisant des hommes autant de rivaux, qui ne songent qu'à s'élever les uns au-dessus des autres, pour obtenir les meilleurs places. Ce qui ne peut engendrer que la discorde et la haine, par l'envie et les déceptions, quelles que soient l'éducation et la pureté des principes de morale enseignés.

Enfin en se rapprochant toujours davantage de la vie primitive, considérée comme modèle, en recherchant une existence de sobriété et de satisfactions faciles, dont la grande ligne de conduite se résume en ce seul mot :

Simplicité !

LE PROGRÈS

À une époque où beaucoup célèbrent la civilisation, le progrès et leur expansion à l'échelle du monde via « l'œuvre civilisatrice » de la colonisation, les naturiens sont parmi ceux qui ne voient dans ces discours que de vaines illusions chargées avant tout de maintenir le statu quo dans les rapports sociaux et les privilèges des puissants. Dans ce texte sobrement intitulé « Le Progrès »¹, le propagandiste naturien Fouques Jeune place sa critique à un double niveau : la dénonciation des faux besoins véhiculés par les modes et la consommation, les limites physiques et naturelles qui pèsent sur le développement. Ce texte, comme beaucoup d'autres publiés dans la presse naturienne, s'inscrit dans la longue généalogie des alertes environnementales et offre une réflexion pionnière sur les risques d'effondrement des sociétés industrielles complexes.

Le progrès consiste dans l'accroissement continu des besoins et des exigences de l'humanité. Cette définition a pour corollaire la définition suivante : plus les besoins et les exigences de l'humanité s'accroissent, plus il faut de travail pour les satisfaire. Conséquence :

1. Fouques Jeune, « Le Progrès », *La Vie naturelle*, supplément, février 1912.

la nation arrivée au plus haut degré de civilisation doit être celle qui travaille le plus.

Le progrès a donc pour résultat primordial d'absorber tous les instants de l'homme pour subvenir à ses besoins matériels et de ne lui laisser pas un moment pour s'occuper de ses besoins moraux qui souvent s'éteignent ou ne se développent pas faute d'aliments, faute de culture. Or, aucune invention de génie n'a rien ajouté aux sensations ni aux sentiments dont l'être humain est capable depuis des milliers d'années et qui constituent proprement sa vie.

Qu'est-ce que la vie matérielle de l'homme ? Une traversée. L'homme n'est en réalité qu'un voyageur et n'a besoin de provisions que ce qui est strictement nécessaire pour faire ce trajet, et encore, est-il assuré de le faire tout entier ? Il y a cent contre un à parier que non. Pourquoi alors tout cet embarras de besoins et d'exigences qui ne servent qu'à entraver sa marche et si souvent même à le faire tomber !

C'est une illusion de supposer que le progrès peut être indéfini. Tout dans la nature présente deux phases opposées : l'une ascendante ou d'accroissement et l'autre descendante ou de décroissement ; rien n'échappe à cette loi, de sorte que la vie du plus petit comme du plus grand être organisé, du plus petit comme du plus grand corps organique reproduit constamment et invariablement cette loi. La vie organique comme la durée des corps bruts seront d'autant plus longues qu'elles resteront dans les meilleures conditions conservatrices, c'est-à-dire que l'équilibre aura été

mieux conservé entre leurs diverses parties. Ce que nous disons ici des différents corps, nous pourrions le dire de l'homme, et par conséquent de toutes les sociétés puisqu'elles n'en sont que la réunion en quantité plus ou moins grande par conséquent encore la civilisation ou le progrès n'en étant que le résultat, ne peuvent être indéfinis. De même que le premier pas dans la vie est aussi le premier pas vers la mort, le premier pas fait par le progrès est le premier pas vers la décadence.

L'histoire de l'antiquité nous en fournit de nombreux exemples. Toutes ces productions, si remarquables, de l'esprit humain, cette poésie, cette littérature en langue sanscrite que l'on retrouve aujourd'hui dans les manuscrits indiens ; ces constructions gigantesques, ces palais, ces monuments si remarquables par leurs énormes dimensions, l'éclat et souvent le fini du travail dont on retrouve aujourd'hui des traces dans les diverses parties de l'Asie, ont été l'ouvrage de peuples qui semblent avoir disparu après qu'ils eurent atteint l'apogée de leur grandeur, dans toute leur puissance créatrice, s'il est permis d'employer cette expression. C'est comme un dernier effort d'une nature qui s'affaiblit, un défi jeté à la mort par un moribond, une dernière étincelle brillante échappée d'un foyer qui s'éteint.

Est-il même nécessaire d'aller bien loin chercher des exemples ? Combien de châteaux-forts qui causaient l'effroi et la terreur ont complètement disparu, combien de palais sur les ruines desquels s'élèvent des cabanes ou bien dont le sol est recouvert par les ronces.

Et cependant comme aujourd'hui on en a admiré le travail, la grandeur, le fini, et tout en les regardant comme du progrès on en croyait la durée éternelle. Il a suffi d'un souffle du temps pour tout détruire, pour faire rentrer dans le domaine commun les monuments, ceux qui les ont faits, ceux qui les ont habités, ainsi que ceux qui les ont admirés. Futures ruines aussi ces constructions qui excitent notre admiration, devant lesquelles on s'arrête et s'extasie.

Le progrès réside-t-il dans la construction de tous ces engins destinés à la destruction du genre humain ? Ou dans la confection de tous ces objets de luxe pour lesquels travaille la moitié de l'humanité ?

Le luxe, cette illusion du bonheur, n'est en réalité qu'un état maladif anormal, qui engendre la gêne dans toutes les classes sociales. Est-ce le progrès ces modes ridicules dont le résultat est de faire disparaître les formes naturelles ou de gêner les mouvements et d'entraver les fonctions du corps ? Est-ce le progrès tous ces mets recherchés qui ruinent le corps et sous lesquels se cachent toutes les infirmités humaines toutes ces boissons, véritables poisons qui détériorent la santé et tuent l'intelligence ?

N'est-ce pas au nom du progrès pour paraître, afin de se bien convaincre qu'il est l'égal du bourgeois que l'ouvrier met à profit son repos hebdomadaire pour boire jusqu'à en perdre la raison de sorte qu'après avoir exténué pendant six jours l'homme physique, il consacre le septième à la destruction de l'homme moral ?

Est-ce le progrès, cette fréquentation des bals, des beuglants, des maisons de jeux et de prostitution ? Ce qui dérange un peu les calculs de ceux qui vantent tant le progrès actuel, c'est l'accroissement continu de la débauche.

N'est-ce pas, en effet, la preuve que la corruption devient de plus en plus grande ?

Et lorsque les éléments moralisateurs ne l'emportent pas sur les éléments corrupteurs, n'est-ce pas un vrai signe de décadence ?

Le progrès réside-t-il dans toute cette production artificielle résultat de l'exploitation de l'homme par l'homme, signe indéniable de l'esclavage de la majeure partie de l'humanité ? N'est-ce pas le progrès qui est la cause que de tous les êtres l'homme seul est celui qui n'élève pas ses enfants et qui les confie à des mains mercenaires ? Les sens naturels les plus forts sont détruits, partout la question d'intérêt passe avant celle du devoir. C'est parce que son intérêt l'y oblige que la mère de famille va à l'atelier et laisse ses enfants vagabonder toute la journée, c'est parce que son intérêt l'y oblige que le bourgeois enferme les siens dans une maison d'éducation.

Le progrès a pour conséquence inéluctable le renchérissement des matières de première nécessité. La culture des plantes industrielles s'étend de plus en plus au détriment de celle des végétaux alimentaires. L'étendue de terrains affectés à ces derniers se restreint sans cesse soit par l'agrandissement des villes, soit par la création de nouveaux centres industriels, soit par

l'élargissement et la création de nouvelles routes et surtout par celle des chemins de fer.

Il convient en effet de remarquer que la France possède près de six cent mille kilomètres de voies de communication de toutes sortes et plus de quarante-cinq mille kilomètres de voies ferrées ; on peut juger quelle est donc la quantité de terrain enlevée à toute culture.

D'autre part, non seulement autour des villes les plantations de luxe ont remplacé la culture des légumes, mais les terrains les plus fertiles sont exclusivement employés à la culture des fleurs.

Pour compenser cette perte de terrain, que fait le civilisé, l'homme du progrès ? Il déboise, c'est-à-dire il ravage de plus en plus la surface du sol augmentant aussi l'intensité des calamités qui doivent le frapper.

Sommes-nous condamnés à disparaître comme se sont effacés les peuples qui nous ont précédés, après avoir atteint les dernières limites de la civilisation ou bien, après avoir épuisé tous les moyens artificiels lorsque l'art sera parvenu à tout imiter, une réaction vers la vie naturelle se produira-t-elle ?

Les autres titres de la collection

Les précurseurs de la décroissance

Les précurseurs de la décroissance. Une anthologie
par Serge Latouche

Jean Baudrillard ou la subversion par l'ironie
par Serge Latouche

Serge Moscovici ou l'écologie subversive
par Stéphane Lavignotte

Lewis Mumford pour une juste plénitude
par Thierry Paquot

Théodore Roszak vers une écopsychologie libératrice
par Mohammed Taleb

Diogène et les cyniques ou la liberté dans la vie simple
par Étienne Helmer

Murray Bookchin pour une écologie sociale et radicale
par Vincent Gerber et Floréal Romero

Lao-tseu et les taoïstes ou la recherche d'une vie harmonieuse
par Claude Llena

André Gorz pour une pensée de l'écossocialisme
par Françoise Gollain

Cornélius Castoriadis ou l'autonomie radicale
par Serge Latouche

Jean Giono pour une révolution à hauteur d'homme
par Édouard Schaelchli

Léon Tolstoï contre le fantasme de toute-puissance
par Renaud Garcia

Charles Fourier ou la pensée à contremarche
par Chantal Guillaume

Lanza del Vasto ou l'expérimentation communautaire
par Frédéric Rognon

Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien
par Serge Latouche

Épicure ou l'économie du bonheur
par Étienne Helmer

IMPRIMÉ EN FRANCE

Dépôt légal : 2^e trimestre 2016

Achévé d'imprimer en juin 2016
sur les presses de l'imprimerie « La Source d'Or »
69039 Clermont-Ferrand

